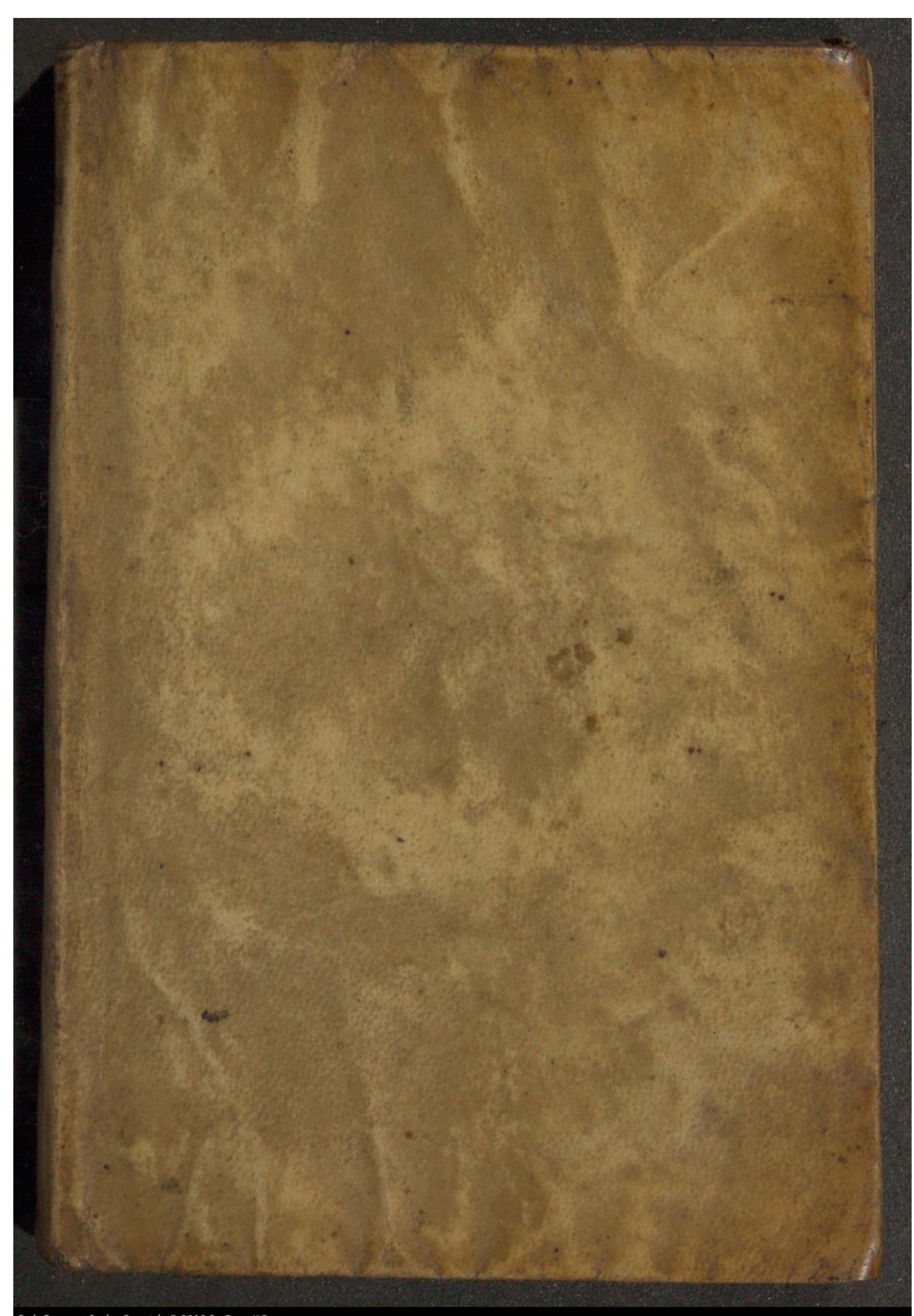
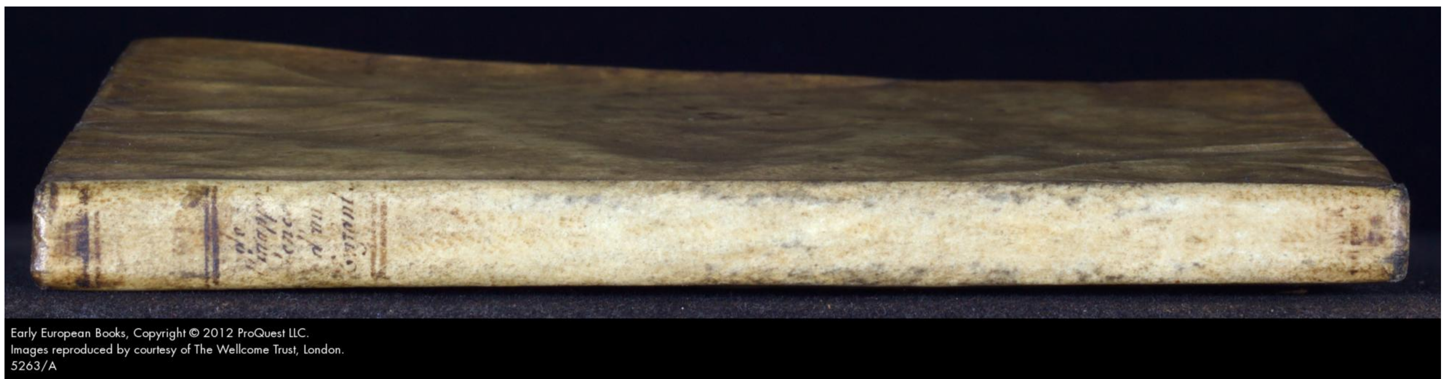
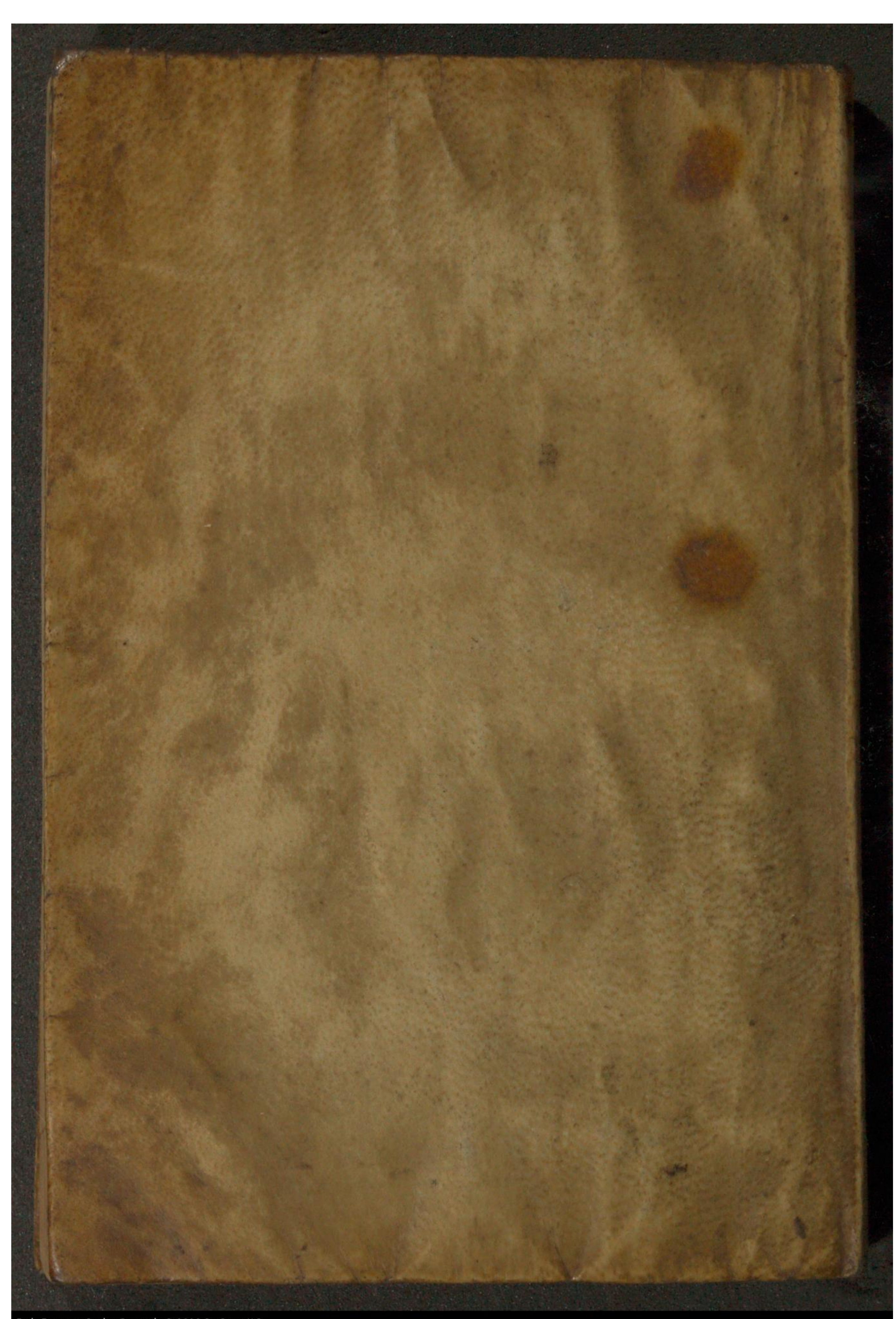












CINQVIEME DISCOVRS APOLOGETIQVE POVR LES CAVSES SVRNATVREL-les de l'Inappetance de l'Enfant de Vauprofonde.

PAR SIMEON DE PROVANCHERES MEDECIN DV ROY.



A SENS,

Chez GEORGE NIVERD, Imprimeur & Libraire, en la grand ruë, pres sainct Estienne, deuant le Palais.

M. DC. XVII.



L'IMPRIMEVR AV LECTEVR.



AVTHEVR de ce cinquieme discours, a voulu prendre la peine de donner au publique, à la persuasion de ses amys, plus tost que de son desir, vne response à vn second Essay de l'Anonyme, duquel est faicte mention sur la fin de son Histoire de l'Enfant de Vauprofonde: au cours de laquelle il releue les causes surnaturelles, combatues, & contredittes en vain, ne peut attribuer à la nature vn effect, qui n'est de l'estenduë de ses forces. C'est le dernier coup descrime de l'Autheur, qui comme viel soldat s'est resolu de pendre les armes au croc pour le reste de ses iours. Ie croy que vous ne pouuez faire perte du temps que voudrez employer à la lecture de ce narré.

CINQVIEME DISCOVRS APOLOGETIQVE POVR LES CAVSES surnaturelles de l'Inappetance de l'Enfant de Vauprofonde

PAR SIMEON DE PROVANCHERES MEDECIN DV ROY.

IE preuoyois bien, pour peu iudicieus que ie sois, que nostre Anonyme, que i'ay contredit en mon dernier discours de l'Inappetance de l'Enfant de Vauprofonde, ne seroit sans repartie. La raison vouloit qu'il s'esgaiast encore vne seconde foys sur ce subject, & par le droict de bienseance, il le debuoit, consideré qu'vn esprit releué, plein de feu, fœcond en conceptions, & vne bouche d'Or ne pouuoit iamais demeurer court. Le Cheual genereus n'a besoing qu'on luy hoche la bride, au simple mouuement de la iambe du Cauallier, sans attendre le coup d'Esperon, part de la main, prent le galop, & va plus viste que lon ne veut Vn galant homme a tousiours l'esprit à l'air, & reueillé qu'il est, des la premiere secousse, & sentiment qu'il à d'estre stimulé à quelque exer-

cice spirituel, quand mesme il n'en auroit qu'vne imagination, il meut toutes ses puissances, pour faire paroistre quelque brillant esclat de son masle courage, se flatte en ses opinions, & les fait valoir autant qu'il peut, les defend auec pertinacité, puis souuent preoccupé d'vn plausible subject à la mesure de son sens, ne le quitte qu'à bonnes enseignes. Certes l'amour de soy mesme donne ceste inclination, & ses eslans ont vne grande force sur la volonté. La prattique commune nous fait foy que chacune chose fauorise sa production. La mere, enamouree de son enfant, se conserue auec vn extreme soing, en l'affection qu'elle luy porte. L'ouurier prise son ouurage, & le cherit. Le Pasteur trouue du contentement en la creuë de son petit troupeau. C'est doncques cet instinct naturel, qui a poussé nostre Anonyme à vn second essay, escrit à la main, comme son premier, & non encore mis sur la presse. Et afin qu'il tomba en mes mains, fust veu & leu de moy, l'a fait tenir à Niuerd, Imprimeur en ce lieu de Sens, auec vne lettre soubscripte Morel. Son dessein estoit, comme ie croy, de m'engager encore vn coup à quelque response. Le nom d'Anonyme que ie luy ay donné en mon quatrieme discours, tracé apres le deces de nostre Inappetent, ne luy plaisant pas, s'est en sa seconde recharge nommé Androgyne &

monſtre euidemment luy eſtre aggreable en ceſte occaſion. S'il m'eſt permis de penetrer iuſques au centre de ſon intention, & la decouurir, i'ay coniecturé qu'il ſe promet de remporter ſur moy vne plus glorieuſe victoire, auec tel honneur, qu'vne femme pourroit acquerir ſur quelque Rhodomont. Il me preſente le duel, m'enuoye le Cartel de defi, duquel il me veut charger, comme s'il fuſt venu de ma part, deſigne le lieu de la rencontre, fait chois des armes, & vient au combat armé de bec & de plume. I'ay doncques à me deffendre contre vn vaillant champion, & hardy au combat. Il eſt muny de tout ce qui peut luy donner auantage en ſon entrepriſe. Ie ne me trompe point, il eſt en la fleur printaniere de ſon aage, & de ſes forces. Son beau ſtyle, & ſes parolles fort recherchees, me font iuger, qu'il eſt nourry parmy les langues plus diſertes de la Cour Royale. Il faut que ie ſonge & preine garde à moy, i'eſpere tirer plus de faueur de mon induſtrie, que de la force, autrement ie ne penſerois auoir du bon contre luy. Pour me faire plus mauuais que ie ne ſuis, il me qualifie du nom de Geant, pour ſe rendre plus recommandable en la victoire, qu'il ſ'oſe promettre. Vrayement Androgyne, vous auez dreſſé voſtre batterie, non contre vn Geant, mais bien contre vn foible viellard, tout chenu

dans, & vous n'ignorez pas que la glace de l'aage epoincte le courage, & les forces. Mais quoy puis que la partie est faicte pour moy, & que ie suis aucunement obligé d'y entrer, Ie ne puis la quitter sans honte, & ne la refusant, ie crains le precipice. Si ie me rend iuge de ce que ie doibz faire en ceste occasion, pour euader la honte, il faut tenter le hazard. Sus ie ne veux perdre courage, courons la fortune. Vous me faictes resouuenir que les armes sont iournalieres, il peut arriuer, si l'ardeur trop grande vous pousse, que d'vne glissade ferez vne mauuaise desmarche, & tomberez par terre, lors i'empoigneray l'occasion aus cheueus, pour prendre mon auantage sur vostre cheute, non pour m'en glorifier, ny esleuer d'auantage, ains pour vous traicter à l'amiable, & sans aigreur. Ie me suis aucunemenr imaginé, que ce nom d'Androgyne m'estoit vn presage de futur renuersement pour vous, toutefois sans confusion, voire honorable, puis que vous entreprenez ce duel pour vne belle & chere maistresse, telle qu'est la nature. Si Phaeton parmy les Pœtes à esté blasmé, pour auoir inconsiderement pris la conduitte du chariot paternel, si est il loué parmy eus en son precipice, pour auoir fait veoir son courage en vn effect de haute entreprise. Ie sçay bien que vos coniectures & raisons, au subject qui se

presente, sont en apparance viriles, mais possible qu'en fin elles seront iugees femelles. Et quand il arriueroit, que vos efforts fussent si heureus, que de me faire tomber les armes des mains, ie puis estre à couuert, soubz la faueur du declin de l'aage, estant du nombre de ceux, sur lesquelz la victoire acquise, ne donne pas beaucoup de louange au victorieus. A quelque prix que ce soit, il faut rendre ceste derniere Seue, puis que la chose tourne de ceste façon. Vous me conuiez de faire vn meilleur ttaittement à la nature, le party de laquelle vous prenez si eperdument, & auec ceste persuasion que ie debuois la respecter dauantage, & luy donner plus de pouuoir que ie ne fais, coulant parmy vos pensees, que ie doibs me porter à son party, & que si c'estoit à recommancer, que ie le ferois, c'est pourquoy vous essayez de me reietter dans le fort des causes naturelles, & me conuiez de me retirer a la sourdine des landes surnaturelles, i'vse du mot de landes apres vous, & contre mon sens. Car ie ne me fusse oncques aduisé, de donner aus causes surnaturelles, leur departement en des plaines desertes, & infructueuses: parceque la cueillette s'en fait parmy les iardins abondans & plantureus de Dieu, de Dieu dis-ie, qui a fait don à la nature de tout le plan des beautez, qui se voyent esparses dans les carreaus, & com-

partiments de ſon eſtenduë. Que dittes vous Androgyne, croyez vous qu'il me ſoit iamais tombé en la penſee de deſpouiller la nature de ſes droits, ie ne deſire point que ceſte faute me ſoit imputee, parce que ie l'affectionne, & que ie me ſens grandement obligé à lui conſeruer ſes prerogatiues, i'y ſuis engagé par ma profeſſion. Mais ſi, par la force de la raiſon, ie me ſuis eſleué, à ce qui eſt au deſſus de la nature, peut elle ſe plaindre de moy iuſtement! ie ſçay bien que ie n'ay rien dit à ſon deſauantage, & i'aimerois mieus encourir, pour ce ſubiect, le blaſme d'ignorance, que de commettre ceſte faute. Mais ie me plains de vous auec occaſion, du iugement que vous auez rendu ſur mon aduis, touchāt l'Inappetance de Godeau. Vous l'auez rapporté à vn meſpris, que ie faiſois, de la religion catholique, c'eſt icy ou ie reſume ces parolles, ne pouuant les paſſer ſoubs ſilence, parce qu'elles ſont trop aigres, & mettent ma creance en doubte, qui ne ſ'eſt iamais eſloingnee de la religion Catholique, en laquelle i'ay eſté nourry des le berceau, & i'eſpere par l'immenſe bonté de Dieu la conſeruer entiere en ma vieileſſe. Quoy? eſſe faire choſe au meſpris de la religion Catholique, que de raualler la nature à l'exaltatiō de Dieu, & ſoubmettre les cauſes naturelles aus ſurnaturelles? Ie croi au contraire, que ce ſeroit

auilir, & auoir en meſpris la religion Catho-
lique, d'attribuer à la nature des effects ſurna-
turelz, auſquelz elle ne peut atteindre : Et
quand ie me ſerois meſpris en la perquiſition
de la vraye cauſe de la longue Inappetence de
Godeau, ce ne ſeroit pourtant vn erreur, com-
me il vous eſt aduis : car ceſte queſtion ne tou-
che en rien la Foy Catholique : & neantmoins
vous craignez, crainte qui n'a point de fonde-
ment, que la creance que i'ay acquiſe en ma
profeſſion, à voſtre dire, n'authoriſe ce que
prenez pour erreur. Ie voudrois renoncer plus
toſt à ce credit, quand ie l'aurois, que de don-
ner authorité à vne opinion erronee, & tant
ſ'en faut que i'en euſſe la volonté de l'eſtablir,
que ie ne pourrois ſeulement permettre à ma
penſee, d'encliner à ce deſir. Cecy ſoit dit
comme en paſſant, & ſans deſſeing de vous of-
fencer, tant ie fais ſcrupule, de donner attain-
te à voſtre merite. Ioint que ie ne porteray ia-
mais ma volonté ny ma bouche à la meſdiſan-
ce, quand meſmes ie me ſentirois outragé,
& piqué outre meſure, tant le meſdire me de-
plaiſt. Ioint que i'eſtime eſtre vne lacheté de
cœur, de rendre iniure pour iniure, auſſi que
ie veux me perſuader, voire croire, qu'auez vn
autre ſentiment de moy, Et que ces mots (au
meſpris de la religion Catholique) vous ſont
eſchappez par meſgarde, ce trait n'eſtant qu'vn

flux de bouche, & de plume. Ce qui fait le plus pour moy en ceste action est, que quand i'aurois rapporté les causes naturelles à Dieu, ie n'ay point fait tort à la nature, puis qu'elle mesme aduoueroit, si on la prenoit en tesmoinnage, tenir de lui tout ce qu'elle à de plus specieux, en somme tout, sans rien excepter, sçachant bien, si elle est capable de sçauoir, que tout ce qu'elle possede, luy est vn pur octroy, & que toutes ses actions, grandes ou petites, seroient en demeure, sans le concours de la diuinité, qui agit en elles, comme cause supreme, à laquelle toutes les autres respondent, comme les Iurisdictions subalternes aus Cours souueraines. I'admire les œuures & merueilles du treshaut, que l'on ne peut iamais assez exalter, ie ne mesprise point la nature, qui lui est assubiectie, cõme vn vassal à son Seigneur. Mais il faut qu'on la recognoisse bornee, & ses passes estre limitees. Il aduient de la, & l'experience nous l'apprent, que la nature erre souuent en ses œuures, pource qu'elle est asseruie à la matiere, & à sa disposition, qui n'est pas tousiours vniforme, & sans bigarrure, parmy les rencontres & accidens fortuits, qui sont dispensez de sa conduitte, Si bien que comme seruante d'vne puissance superieure, elle fait non ce qu'elle veut, mais ce qu'elle peut. Abandonnons ce champ aus Theolo-

iens, qui mieux emplumez que nous, vollent
ort haut, & s'esleuent iusques aus plus subli-
mes secrets de Dieu : conseruons nous dans les
bornes de la medecine, que vous & moy pro-
fessons & examinons comme, pendant quatre
ans vnze mois, Godeau à cessé de boire & de
manger, par le benefice des causes naturelles,
ou surnaturelles, confrontans les effects des
vns aus autres. Vous presentez ce moien, pour
la decision de ceste controuerse, nous ne pou-
uons faire chois d'vn meilleur expedient : ainsi
la raison nous iugera, boucherõs les aduenues à
toutes passions, sortirons de l'amour de nous
mesmes, & en ce faisant nous aurons vne meil-
leure rencõtre que celle qui escheut à l'incon-
sideré filz de Priam, qui meu d'vne apparente
beauté, & aueuglé d'vne violente affectiõ d'a-
mour, adiugea la pomme de discorde à venus
prenant à la volee, & temerairement son par-
ti, au mespris des dons somptueus de Iunon,
& des perfections de Pallas. Ie vous aduouë
que ce sont effects surnaturelz, d'vn rien faire
quelque chose, marcher sur les eaues sans ap-
puy, s'esleuer au Ciel sans artifice & par ses pro-
pres forces, donner le sentiment & mouue-
ment à vn corps insensible & immobile, ani-
mer la poussiere, creer d'vn Atome plusieurs
animaus, conuertir l'eauë en sang, & en vin,
diuiser les eaues pour donner passage au peu-

ple d'Israel, faire saillir l'eaue en vne terre aride d'vne roche sans apparãce d'aucune source, nourrir l'espace de quarante ans d'vne rosee du Ciel vn nombre sans compte d'hommes, femmes & enfans parmi des deserts sauuages & infertiles, multiplier les pains & les poissons, donner la veuë aux Aueugles, faire marcher droict les boitteus, rendre l'ouye aus sourds, guerir les lepreus. Ie recognoy doncques auec vous, tous ces effets estre surnaturels, ausquelz la nature ne peut rien pretendre: mais ie ne suis d'accord auec vous de la proposition vniuerselle, que voulez estre la base de vostre discours, & le fondement de vostre assertion, qui est, que Godeau a vescu inappetant, priué de toute nourriture, par vne cause naturelle. Pour la confirmer, vous mettez en auant ceste maxime. Qu'en quelque subiect que les effects surnaturelz paroissent, ilz le portent & esleuent tousiours à vne perfection plus grãde, qu'il n'auoit. Si vous eussiez dit, quelquefois, au lieu de tousiours, ie presterois ma creance a vostre proposition, & ne se pourroit denier: mais ie tiens qu'elle est trop generale, & trop hardie, puis que par vne seule instance opposite, elle se peut destruire & renuerser. Supposez que i'aduançasse ceste proposition, tous les hommes sont blancs, il ne faut que luy opposer vn seul homme maure & bazané, pour

[fa]ire subsister la negatiue, que tous les hom-
[m]es ne sont pas blancs. De mesme ceste con-
[se]quence se trouuera bonne & veritable, si
[q]uelque effect surnaturel ne donne pas tous-
[io]urs au subiect, vne plus grande perfection,
[i]l s'ensuit que ceste proposition est faulse. Que
[t]ousiours l'effect surnaturel rend le subiect
[p]lus accompli. Vous auez bien preueu, que
[v]ostre axiome seroit impugné, aussi auéz vous
[m]is en auant des effects surnaturelz, pour rai-
[s]on desquels, les subiects n'ont eu rien de
[m]ieux, ains sont decheus de la perfection,
[q]u'ils auoient auparauant. Comme il est ar-
[r]iué aus espris de lumiere lesquels bouffis de
[s]uperbe, ont esté faits espris de tenebres. Ainsi
[à] l'homme, qui en son estat d'innocence pou-
[u]oit ne mourir pas, & par son peché a esté ren-
du esclaue de la mort. Ceci est encore aueré en
Cain, & Nabuchodonozor abrutis, & si recu-
lez du grade qu'ilz tenoient, que l'on les a veu
conuerser auec les bestes, & encore en la fem-
me de Loth metamorphosee en vne statue de
Sel, priuee de sentiment & mouuement, ne
different en rien à vne pierre inanimee. Lais-
sons les instances que vous mesmes produisez
contre vostre proposition, pour laquelle rele-
uer, vous accusez la presumption des espris re-
belles, la malice industrieuse de Cain & de
Nabuchodonozor, l'incredulité de la femme

de Loth. Tous ces effects ont esté au dessus d
la nature, & estes contraint d'acquiescer
ceste verité. Doncques si ceux ci n'ont esté
douez d'vne plus grande perfection, & leur
effects sont procedez d'vne cause surnaturelle
ceste consequence est infallible, que l'effe
surnaturel n'esleue pas tousiours son subiect à
vn degré plus sublime. En suitte dequoi ie suis
bien receuable à dire qu'en ceux ci, comme
en ceux la, reluit la toute puissance de Dieu,
laquelle ne contrepoincte point sa volonté, &
à laquelle il ne deroge aucunement, par ce qui
eschet de bien, ou de mal à ses creatures, n'a-
yant autre but que l'execution de son bon plai-
sir. Il a fait, dit veritablement le sacré Psal-
mographe, tout ce qu'il a voulu. Sa puissance
& sa volonté se trouuent esgalles, & en pareil
degré de valeur. Quand sa volonté se porte à
rabbatre, & auilir vn subiect par vn effect sur-
naturel, il est abbaissé: si son plaisir est de l'ex-
hausser outre sa condition, & luy departir vne
plus grande perfection, il est esleué: car tout
luy est possible, & n'est point attaché aus bor-
nes de la nature. Ainsi l'effect prent la qualité,
& sa denomination de sa cause: que si elle est
surnaturelle, il est surnaturel, soit que le sub-
ject dechee de sa perfection, soit qu'elle reçoi-
ue vne plus eminente condition: parceque
Dieu ne suit pas la qualité du subiect, mais il

depart, & communique en telle façon, que bon luy semble, l'effect de sa volonté. Que si vous considerez de prez les effects surnaturelz du premier rang, Dieu n'a pas tousiours eu, pour but & fin la melioration du subiect des causes surnaturelles. Et qu'ainsi soit, ç'a esté vn grand merueille, que la diuision & retraitte des eaues, pour dõner passage à sa gent saincte, & la tirer des mains de Pharaon, mais qu'elle plus auantageuse cõdition en ont les eaues acquise? rien ne leur en est escheu de mieux. Et le Rocher qui s'est ouuert pour rassasier la soif, qui pressoit le peuple de Dieu parmi les deserts arides, s'est il trouué auec quelque attribution de plus grande dignité? Il est resté rocher, & ce corps inanimé a rendu de l'eaue, pourceque Dieu la voulu, & que toute creature est asseruie à sa toute puissance. Qu'vn asnesse ayt parlé c'est vn merueille grand, elle ne la peu faire par la force de sa nature, & pour ce faire qu'elle attribution de mieux luy en est elle arriuee? Doncques il n'importe pas que le subject degenere de sa perfection, comme il est suruenu aus subjects du second rang, ou qu'elle lui soit ou ait esté plus auantageuse, en l'vne & en l'autre maniere l'effect suit necessairement l'estat de sa cause, soit auec vne condition d'empirement au subject, soit de melioration. Car tout depend de la volonté de Dieu, duquel

ſeul on peut dire, il a voulu, & ſa volonté a eſté accomplie. Voyla le fondement de voſtre maintenu ſappé, & voſtre propoſition vniuerſelle iuſtement debatue, & deniee, ſuiuant laquelle vous auez inferé. Que Godeau n'a point eſté eſleué en ſon Inappetance, & ceſſation du boire & du manger, en vne perfection plus releuee, ſi bien que ceſt effect n'auroit point ſubſiſté par vne cauſe ſurnaturelle. Ie veus faire veoir le contraire, & monſtrer que Godeau a ceſſé de boire & de manger par vne cauſe ſurnaturelle, & que la vie n'a peu lui eſtre conſeruee ſans la nourriture, pendant quatre ans vnze mois, qu'auec vne cauſe au deſſus de la nature humaine : ſi bien que c'eſt choſe euidente, que ceſt effect en Godeau eſt attribuable à vne cauſe ſurnaturelle, & qu'en lui elle ſe recognoit manifeſtement. Reſpondez moi ie vous en prie, & ſans paſſion, viure ſans aliment eſce vne proprieté humaine? viure ſans emaciation & ſans flux des ſubſtances deperiſſables, n'eſt ce pas vne choſe du tout extraordinaire, & outre la condition du corps humain? Quel iugement ferez vous de la repletion des veines, conſeruee iuſques au dernier ſoupir de ſa vie, ſans fleſtriſſure & inanition? Que croirez vous du ſommeil bien reiglé, ſans aucune interuention des vapeurs, ſans aucune regeneration

des eſpris, Puis que l'aliment eſt hors d'vſage, & qu'il ne s'en prent plus, il ne ſe doibt plus faire de ſang. Et ſi la portion du ſang plus ſubtille & ærienne, eſt celle qui ſert de matiere aus eſprits, ſ'il ne ſe faict plus de ſang, il ne ſe fera plus d'eſprits. Neanmoins la ſubſiſtance de Godeau, & integrité de ſes fõctions monſtrẽt l'aſſiſtance des eſprits, inſtrumens des facultez, pour donner cours aux actions. Doncques veoir des effetz ſans regeneration des eſprits, & des eſprits ſans productiõ de nouueau ſang, & ſans entremiſe & interuention des aliments, eſt-ce pas choſe au deſſus de la nature? Doncques il y a eu en Godeau des rẽcontres, qui l'õt eſleué par deſſus le cours de la nature. Ne nous arreſtons à ceſte obſeruation pour le regard de ce ſubiect, duquel nous parlerons cy apres plus amplement, paſſons a quelques autres cõſiderations, qui pouſſent Godeau hors les paſſes de la nature. Veoir vne faculté naturelle oyſiue & inutile, ie dis vne faculté naturelle du tout neceſſaire à la ſubſiſtãce des plus nobles, dont elle eſt la baſe, voire la mere nourrice, direz vous que la nature y ait aucun droit? certes en tout ſi le fondement n'eſt aſſeuré, ce qu'on iette deſſus, tombe de neceſſité en ruine, de maniere que ſi la faculté naturelle eſt bleſſee ou perdue, les autres courẽt la meſme riſque. Car ſi elle deſiſte de leur impartir leur

ſuc ordinaire, elle periſſent, cõme feroit l'enfant nouueau né, ſi la mammelle, qui luy fournit le laict, luy eſtoit refuſee. Mais ſuppoſons la cheute de la faculté naturelle, & la ſubſiſtãce des autres ſans elle, direz vous que cela ſoit ſelon l'ordre que Dieu a eſtably en la nature? cela ſe peut il faire ſelon leur propre & ſpeciale deſtination! la raiſon me tire à viue force hors de ceſte opinion par vne impoſſibilité plus claire que le iour. Mais voicy vn effect merueilleus, la nature y perd ſon eſcrime, & ne peut parer ce coup. Il y auoit deſia deus ans, que Godeau ne prenoit plus aucune nourriture, & pendant ceſte eſpace, on le voyoit dru & ſain, ſes actions vitales & animales n'eſtoient point empeſchees, ny bleſſees: quand tout a coup il tombe en vne impuiſſance de cheminer que ſes iambes ne peuuent plus le porter & demeure attaché à vn lict vn an trois mois, apres leſquelz nouuelles forces luy reuiennent en vn inſtant, il marche de pied ferme, & n'a deſiſté d'aller & de venir iuſques à la maladie de laquelle il eſt mort. Ceſte ſoudaine releuee, la repriſe de ſes forces, ceſte puiſſance de marcher ſans aucun appuy de nourriture, & ceſte plenitude du corps & bonne habitude ſont ce effets de la nature! ne remarquez vous pas icy vne vertu extraordinaire d'vne cauſe autre que naturelle? Et partant ne dittes plus,

qu'il ne se veoit rien en Godeau, qui puisse a-
uoir esté fait cõtre la commune voie de la na-
ture. D'allieurs l'experience nous apprent,
que l'on peut veoir vn feu sans brusler, mais
par vne suspension de sa proprieté bruslante, de
quelque part qu'elle vienne, soit de Dieu im-
mediatement, par sa toute puissance, soit par
sa permission. Si vous admettez ceste suspen-
sion, comme vous y serez contraint veu qu'il
est tousiours demeuré en vn mesme estat, sans
emaciation recognoissable, ceste suspension
n'est pas aus termes de la nature, & sa puissance
ne s'estend si auant. Ie veus inferer de ce que
dessus, que Godeau a fait paroistre en soy des
preuues demonstratiues d'vne cause surnatu-
relle, en la suitte de sa vie sans boire sans man-
ger, sans amaigrissement, sans vuidanges des
veines pendant le cours de quatre ans vnze
moys, en sa reprinse des forces & en son releue-
ment subit. Que si ces effets se doibuent ren-
ger soubs quelque cause, ie n'en recognoy
point de plus asseuree que la suspension de la
faculté naturelle, & de son action appetitiue.
Godeau n'est pas dittes vous le premier, ny
seul, qui s'est maintenu sans aliment, plusieurs
ans & moys, voire plus longuement que luy,
& pour cela peut il d'vn petit nombre qui s'est
veu par diuers siecles, entreprendre de rom-
pre l'ordre, qui s'est gardé en la nature humai-

ne, parmy l'infinité & inumerable multitude de tant d'hõmes, qui ont esté depuis la creation du monde iusques à nostre aage, non en vne partie d'iceluy, mais en toute son amplitude? vous ne reuoquez point en doubte, que ce ne soit naturellement, que l'vniuersité des hommes viue par le moyen des aliments: pourquoy differez vous de croire, que ceste petite quantité, qui a vescu sans l'vsage des viandes, a esté maintenuë par vne cause surnaturelle. Les Philosophes tiennent pour maxime, que rien ne peut de soy, & par ses propres forces, rendre vn effect outre la destination de son espece. Comme la chaleur n'est iamais productiue de la froidure, qui est son contraire, ny la froidure de la chaleur. Vous n'attendez pas que le bois de la vigne, se charge d'vn fruit hors de son espece, vous n'esperez pas qu'il vous rende des poires, ou des pommes. Aussi le poirier, & pommier iamais ne se couuriront de raisins: si bien que de differentes especes, n'aissent differents effects. En fin l'indiuidu de chacune espece, est inuesty des proprietez de son espece: tellement que si l'enfant de Vauprofonde a vescu, & conserué sa vie sans le secours des aliments, par quelque secret ressort de la nature, c'est ou vous buttez, il seroit veritable, que quelque chose pourroit produire vn effect outre, & par dessus son espece. Car

ceste proprieté, de boire & de manger, est naturelle a chacun. C'est doncques vne qualité que l'espece contribue à ses indiuidus. Mais viure sans aliment, n'est point vn don de l'espece, pource qu'il seroit commun à tous ses indiuidus. Partant c'est vn priuilege, en consequence duquel i'ay conclus, que si les hommes pouuoient viure, sans boire & sans manger, par vn attribut de l'espece, que l'homme ne seroit necessité, pour viure, de boire & manger, & qu'ayant en soy le pouuoir de s'en passer, les pauures n'auroient occasion de mandier leur vie miserable. Vous tournez ceste cõsequence en raillerie, & neantmoins vous affermez, que quelque homme peut, par le benefice de sa nature, auoir ce passedroit, puis que Godeau s'en peut vanter, & de ce qu'aucuns ont esté veus auoir vescu sans boire & sans manger, vous ne scauriez conclure de la que tous les hommes puissent viure sans aliments. Et pour donner quelque lustre a vostre negatiue, vous m'obiectez si vn champignon se trouue estre vne pierre, s'ensuit il que tous les champignons soient en puissance d'estre pierre. Ie dis que si la nature a donné au champignon le pouuoir d'estre pierre, elle peut le communiquer aus autres champignons: parce que la proprieté naturelle, en vn indiuidu de quelque espece, est naturellement commu-

nicable aus autres indiuidus de la mesme espece. Neantmoins de la similitude du champignon, vous tirez ceste consequence, Quoy que Godeau ayt subsisté longuement en vie, sans vser d'aucune nourriture, vous dittes, qu'il ne s'ensuit pas que tous les hommes puissent viure, priuez du boire & du manger. Prenez garde à la similitude, de laquelle vous pensez faire trophee. Estimez vous qu'il en aille de mesme à l'egard de Godeau comme du champignon? abus, & fallace trop euidente. Car le champignon pierre, ne peut estre dit champignon qu'abusiuement, & le champignon est d'vne autre espece que la pierre : si bien que c'est vne pierre, & non vn champignon. Ceste comparaison ne peut conuenir à Godeau, & le rapport, qui s'en feroit, seruiroit de risee. Car ores que Godeau ait cessé de boire & de manger, comme le commun des hommes, cela ne l'a point tiré de l'espece humaine, Il est resté depuis son inappetence formee & continuee, entier tout tel qu'il estoit au parauant. Et quoy n'est ce pas l'espece, comme nous l'auons ia dit qui communique à ses indiuidus les proprietez, qu'elle embrasse en soy? ouy. Ce qui est attribué par elle à vn indiuidu, est attribuable aus autres indiuidus de l'espece. Ainsi quand la nature humaine, soubs laquelle Godeau est compris, luy a departy le pouuoir de viure sans

aliment, si c'est vn effect naturel, que de viure sans manger, elle a peuë & deuë estendre ceste proprieté à tous les indiuidus de l'espece humaine. C'est de la que i'ay mis sur le tapis ceste consequence. Que si Godeau par la vertu de la nature, qui est premiere en l'espece qu'ẽ l'indiuidu, pouuoit se passer de nourriture, les paures mendians indiuidus, aussi bien que luy de l'espece humaine, par la vertu de la nature, n'auroient besoing de rechercher leur vie auec tant de soing, & de trauail, puis que la nature leur est vne commune mere, qui partage esgallement ses enfans, de sorte que si Godeau tient d'elle la cessation de boire & de manger, tous doiuent auoir le mesme droict ores est il qu'ils n'õt point ce priuilege, duquel Godeau a iouy, ce n'est doncques point en luy vn effect de la nature. Et puis ce qui agit naturellement ne porte son action outre son espece. Si doncques Godeau vit sans manger naturellement, ceste action est retenuë dedãs l'enceint de l'espece, & en suitte de ce commune à tous les indiuidus de l'espece. Pourquoy doncques tous les indiuidus hommes ne font il comme Godeau? c'est pourceque l'action de viure sans aliment, est hors les passes de la nature, si que c'est vn passe droict d'vne cause qui a quelque eminence sur la nature. Aussi ie conclus, que Godeau a vescu long temps, priué de toute

nourriture par vne cause surnaturelle. Pardonnez moy, Androgine, si ie dis que me semblez faire aucunemẽt comme le chien, qui ne court pas à celui qui lui iette la pierre, mais il prent la pierre à belles dents: ou comme le chien d'Aisope, qui lasche le morceau qu'il tient auec les dents, pour empoigner l'ombre d'vn morceau qu'il voit figuré en l'eau. Vous l'aissez industrieusemẽt le corps de mes raisons, pour vous attacher a vn tiltre, qui porte le nom d'Inappetence, & que vous dittes emporter la piece. C'est vouloir iuger le proces sur l'etiquet du sac, sans veoir les pieces. Et pour vous preualoir de ce tiltre, vous establissez que l'Inappetẽce est vne læsion de l'action naturelle, si que i'ay tort de la rapporter à vne cause surnaturelle, puis que telle Inappetence est maladie, cause, ou accident de maladie. Ce mot ne peut rendre vostre cause meilleure car nous n'auõs entendu parler d'vne Inappetence commune, qui suit ou l'erreur de la faculté, ou le vice des parties instruments de l'action. Nostre intention a esté de faire mention d'vne Inappetence, dispensee des loix de la nature: si bien qu'elle ne releue point, ny de la faculté, ny des instruments de l'appetit. Car si la faculté eut erré en son principe, les empeschemens de son influance se fussent manifestez: si interressee en ses organes, se fussent remarquez en eus les

signes sésibles, ou d'intemperie ou de mauuaise conformation, ou desolution d'vnité, soit deuant, soit apres le deces de nostre Inappetent. Quand ie parle de l'erreur de la faculté en son principe, ie n'entend l'ame vray principe des facultez, ains du cerueau, la læsion duquel se manifeste, lors que la faculté trouue des obstacles, qui empeschent son influence. Mais comme cohærente à l'ame vne & indiuisible, & qui ne quitte rien de sa perfection, la faculté ne peut estre interessee pour son regard Ainsi l'erreur de la faculté consiste non en l'ame, mais aus empeschemens qui se trouuent aus organes remarquables au cerueau, siege principal de l'ame. Ie ne me veus arrester d'auantage sur ce subiect, mais faisant presider la raison sur nostre different, elle cõseruera le bon droict, a qui il appartient, & iugera au proffit de celuy, qui aura la iustice de son costé. Pensez vous que l'Inappetence soit au mesme rang que le ieusne, & l'abstinence? cela ne se peut faire. Car le ieusne & l'abstinence sont en la volonté de celui qui ieusne ou s'abstient, mais l'Inappetẽce ne suit pas le desir de celui, qui est Inappetent. I'aduouë bien que l'enfant de Vauprofonde ne pouuoit souffrir que lon luy parla de manger, ce n'estoit pas que les causes efficientes de l'appetit lui manquassent, ny que les instruments de l'appetit fussent interessez,

ceste læsion se fuit manifestee par signes sensibles, mais il auoit vn sentiment vif du passage bouché, & de lastriction du Gosier, vni en sa partie superieure, si que toute entree estoit denieeà l'aliment comme aussi la sortie aus excrements des intestins. Il auoit bien ce sentiment, mais sa simplicité & ignorance ne luy permettoient de le dire, ni d'en faire aucune plainte. Et ceste astriction, qui demeura cachee tant qu'il a vescu, s'est decouuerte en la dissection, qui en a esté faicte apres son trespas. Ie confesse franchement que ce mot d'inappetence, ne declare pas suffisamment ceste extraordinaire, de laquelle il s'agit, & pour mieux dire, ceste cessation de lusage des aliments interuenuë sans læsion de la faculté laquelle par son influence meut, & reueille l'appetit, & sans tare aussi des organes destinez à ceste fonction. Mais laissons la question du mot, si on en trouue vn plus propre, & plus significatif, il sera bien receu. La controuerse arrestée sur vn mot n'a point de grace, il faut casser la noix qui veut manger le noyau. Les amoureux de Penelope confus, & reculez par la pudicité inexpugnable de ceste Dame, ne pouuans iouir d'elle carressoient ses filles de chambres. Ceux qui abãdonnent le subiect, pour s'attacher au mots, font de mesme. Faisons mieux, ne nous entrebattons point pour le mot, ceste contention

ne seroit point digne de nous. Les mots ne sont qu'indices des choses, comme sont les bouchons du vin que l'on expose en vente. Reprenons le subiect. Ie suis d'accord auec vous, que la chaleur innee, & l'humeur radical ne peuuent estre multipliez par les aliments, mais ie maintiens qu'ils seruent á leur conseruation. I'en ay discouru en mes premiers narrez & monstré qu'ils estoient dissipables, & auoient besoing d'estre fomentez, puis qu'ils venoient de principes subiects à la dissipation, & principes premiers de la generation, qui sont la semence & le sang maternel. Aussi la chaleur innee vnie indissolublement a l'humeur radical perit en fin, ou de soy mesme ou par cause externe. De soy mesme en la caducité des ans, par cest axiome veritable. Que tout ce qui a commencement prent fin. Aussi la viellesse est la voye en laquelle se trouue la perte finale de l'vne & de l'autre, comme aussi quand les causes externes interuiennent, qui ont pouuoir de dissiper, suffoquer, & esteindre la chaleur innee & l'humeur radical par quelque violence. Doncques la multiplication de ces deus n'est pas receuable, mais bien la conseruation. Or pour suyure vostre piste, estce vostre aduis, Androgyne, que l'huille d'vne lampe allumee soit en pareille condition, que ces premieres causes de vie? certes il seroit mal fondé, parce

que l'aliment, duquel le ſang & les eſpris ſont extraits, les ſouſtient & entretient par vne ſimilitude de ſubſtance, auſſi qu'ils ſimboliſent en qualité. Ie ne veus pas dire que pour ceſte conuenance le ſang multiplie l'vn & l'autre ny que les eſpris paſſent en la ſubſtance de la chaleur innee, & de l'humeur radical, mais qu'ils ſont capables de les maintenir, comme ſemblables & non oppoſites. Ores eſt il vray, que l'eaue qui occupe le fond de la lampe par ſa peſanteur, & pour la tenir fraiſche n'a rien de commun auec l'huille, ny du coſté de ſa ſubſtance ny de la part de la qualité: de la vient que l'huille & l'eaue ne ſe meſlẽt point, l'huille nage ſur l'eaue & l'eaue tient le fond de la lampe. I'ay dis que c'eſtoit à raiſon de ſa peſanteur, & pour le rafraiſchiſſement du vaiſſeau. Parce que ſi la lampe eſtoit eſchauffee de la flame, que la meſche expire & rend, elle aduanceroit ſa diſſipation. Leaue de la lampe a encore vn autre vſage, qui eſt de tenir l'huille en vne hauteur raiſonnable, afin que la meſche ne recoiue que l'huille, pour eclairer, & que l'eaue ſoubmiſe n'abbreuue la meſche, qui empeſcheroit l'eſclat de ſa clarté brillante. Dire que l'eaue fomente l'huille, les contrarietez de ſubſtance & qualitez y contrediſent, ce ſeroit maintenir que l'eaue eſt aliment du feu ce qui ne peut eſtré. Car l'effect des contraires eſt de ſe rui-

uer, & defaire l'vn l'autre. Ie ne reiette pas ce que vous dittes de l'eaue, que par sa contrarieté elle peut fortifier la flame. Car se sont ennemis iurez qui conspirent la perte de l'vn des deus, lesquels aus approches semblent redoubler leurs forces à l'enuy. Permettez moy aussi de mettre en auant vn autre vsage de l'eaue qui tient le fond de la lampe, dans laquelle on verse puis apres l'huille, celle cy nage sur l'eaue, & l'huille demeure separee, qui n'entre point en la communauté de l'eaue, & ceste eaue reçoit les excremẽts de la mesche, & les demesle d'auec l'huille, affin qu'elle n'en soit point brouillee, & que la flame en reste plus nette, & plus lumineuse. Venons à vostre similitude belle veritablement, & plausible pour donner quelque lustre à vostre aduis: mais elle n'a le pouuoir, de me faire aduouer vne consequence, que vous pretendez en tirer. Que le vuide remply de quelqne chose que ce soit, peut seruir à la subsistance des corps, pourueu que ce qui remplit se puisse familiariser auec le vuide, ce qui est accomply, dittes vous, par les espris, que iugez estre conuenables pour remplir les vuides des matieres dissipees. Ie ne puis comprendre la familiarité des esprits auec le vuide. Car si le vuide n'est rien, ce qui n'est rien, n'a point de familiarité auec ce qui est, ny d'actiõ par ce que laction suppose vne chose quis ub

siste, & sur laquelle laction se fait, aussi que l'action ne peut estre, si ce qui donne mouuement a laction, ne subsiste : vous asseurez que l'esprit agit dans le vuide, & le remplit. Or ce qui est remply n'est plus vuide, & supposons le rēplage, ie dis que tout ce qui remplit, n'est pas capable de faire subsister vn corps. Quelque venin receu peut remplire le vuide d'vn corps animé, mais ne cause sa subsistance, ains l'aneantit mais l'aliment le remplit & conserue. Car la fin de l'aliment est la conseruation du corps, & de toutes ses parties. Cela demeure sans difficulté, & n'y auroit apparence de le contredire, & par consequence nous auons soustenu, qu'en l'aliment cõsistoit le restablissement des substances dissipables & dissipees. Nostre premier discours contient les preuues treseuidentes de ce subiet, ou nous en auons assez dit pour faire foy, & donner lieu à la verité. Vous y acquiescez, accordant la reparation qui se faict des substances deperies, pourueu que l'appetit demeure en son entier, & non pas au defaut d'icelui. Et par la preuue de ce subiect, vous iettez sur le bureau ces parolles expresses. Qui n'appete point, ne mange rien, ne mangeant rien, rien ne luy reste a digerer, aussi ce rien ne produict aucun suc pour estre distribué aus parties Et si le suc manque, l'adaption & l'assimilation sont en demeure. Cela

posé vous inferez que celui qui se trouue en ce defaut d'appetit, peut subsister longuement, sans soif & sans faim. Et lors vous faictes ceste disiunctiue, ou le subiect demeure en estat sans apparence de dissipation, ou il s'attenuë & consomme de momẽt en moment. Informez moy maintenãt, comme vn corps composé de parties consomptibles & euaporables, peut demeurer en vn estat. Cest ce que ie ne puis imaginer, ny entendre. Vous faictes ouuerture de quelques moyens, que vous coniecturez capables de continuer ceste subsistance en vn estat, pour vn l'ong tẽps mais ie ne puis les aduouer pour veritables, & ne me semble assez efficaces, pour produire vn tel effect, l'vn desquelz est la feculence du sang. Et quoi? leau qui est boueuse en est elle moins dissipable? vn vin surmonté de sa lie, & brouillé, n'est il pas euaporable, autant que celuy qui est defequé. Pourquoy doncques le sang feculant sera il garenti de la dissipation? voi-la vn moien premier qui n'est point receuable. Voions si le second, qu'auez presẽté, aura plus de force pour luy donner nostre creance. C'est dittes vous l'espesseur & opacité du cuir, ou la densité des tuniques des vaisseaux. Le moien est fort esloigné de la verité. Car ores que la dissipation, soubs la faueur de ce moien, peust manquer par quelques iours si est-ce qu'elle ne seroit

empeſchee, ny retenuë par vne longue ſuitte de iours, traicte de mois, & coulement de plusieurs annees, pendant leſquelles, les impreſſions ardẽtes de l'air, & les glaces ſont receues. Les vnes & les autres ſe ſont faictes reſentir à Godeau, dequoy ie puis me dire teſmoing oculaire. Puis qu'ẽ vne ſaiſon froide ie lay veu deſirer le feu, & ſ'en approcher, & en vne ſaiſon chaude, ie l'ay veu ſuer & rechercher le frais. Preuue treſmanifeſte de la penetration du chaud, & du froid par l'ouuerture des pores, tant du cuir externe, que des tuniques interieures des vaiſſeaus : ainſi ce moien offert, ne peut eſtre admis. Le tiers n'aura pas plus de credit, qui eſt l'obſtruction imaginee des ſurgeons capillaires, ou des embouſcheures mezaraiques. Enſeignez moy, comme l'enfant plein d'eſprits vitaus & animaux, qui produiſoient les fonctions des parties plus nobles, a peuë ſubſiſter ſans touche de maladie, au progres de quatre ans vnze mois, puis que l'obſtruction empeſche la perſpiration, cauſe efficiente des putrefactions interieures, d'ont les fiebures prennent leur origine, tant ſ'en faut doncques, que telle obſtruction imaginee, le rendit capable d'vne vie de ſi lõgue duree ſans manger, qu'elle le debuoit precipiter en quelque infirmité, & accourcir ces iours. Le quatriéme moien propoſé, ſe rẽcontre dittes vous

au ſecon,

au seron, par le defaut duquel le sang desistoit d'estre porté aus parties, sibien qu'estant tary & desseiché, la distribution du sãg cessoit: ainsi les parties s'en passoient, & n'appetoient rien. Ie dis que si le seron a peu estre consumé, que les autres substances fluides n'ont peuë estre garãties & sauuees de la dissipatiõ. Et quoy? les espris d'vne substãce plus tenue, que le serõ, auroient ils estre libres, & affranchis de ceste euaporation! certes ce qui peut le plus, peut aussi le moins, ce qui a peu absumer la serosité, a deub estendre son pouuoir sur les esprits, qui n'ont vne consistance si crasse, ny si dense que le seron. Voiez Androgine, le peu d'apparẽce des moiẽs que vous presentez, pour empescher le flux cõtinuel des substãces dissipables en l'homme, expose aux causes tant internes, qu'externes, qui ont pouuoir de dissiper les consumptibles. Et puis vous n'auez point mis en consideration la contrarieté des qualitez elemẽtaires, qui s'entrechoquent & sont en vn continuel diuorce, à la ruine les vnes des autres, & lesquelles, à raison de leur conflit mutuel rendent le tẽperament, qui resulte d'elles, alterable & subiect a mutation: si bien qu'il ne se peut cõtinuer en vn mesme estat. Ie veus conclure de cecy, qu'ores que l'appetit ne fut point induict és parties, qu'il fust esteint, que rien ne fust attire, & qu'il ne se fist enuoy d'aucun suc, neanmoins que ce flux

des ſubſtances euaporables ne pouuoit eſtre retardé, ny empeſché, attendu qu'elles ſont aſſeruies aux impreſſions tant des cauſes externes qu'internes, aſſez efficaces pour fondre, & conſommer les ſubſtances liquides. Et bien que noſtre Godeau doué des fonctions principales, & plus nobles, n'ait ſenty le flux des eſprits, én l'eſtendue de quatre ans vnze mois, nous diſons que la nature n'a point eu de force en ſa ſubſtance, & que ça eſté vn grand merueille, procedant d'vne cauſe releuee au deſſus de la nature, & qui ne ſe peut r'apporter à vn amortiſſement de la faim, & de la ſoif, qni ſont accidens, en la nature des hommes, deriuez du defaut des choſes qui peuuent ſ'oppoſer aus iniures de la faim & de la ſoif. Veu que par la voye la nature, rien de ce qui eſt diſſipable, ne peut longuemēt demeurer en vn meſme eſtat, ſi bien que le corps qui a ſon eſtre fluide & caduque, au meſme poinct qu'il eſt arriué au plus haut degré de ſon eſleuation, trouue ſa decadence. Roulez vn peu vos cōſiderations ſur la chaleur innee & influente, contemplez leur mouuemēt ſans interuption, il faut que l'vne ſoit fomentee, & l'autre maintenue par les eſpris, que le ſang produit, par vne cōuerſion de ſa plus ſubtile ſubſtance & ærienne en vne ſpiritueuſe, ſi neceſſaire, que ſans elle il faut dire adieu, tant à la chaleur inſite, qu'a l'influente. Car celles cy

n'ont vn estre qui puisse subsister tousiours en vne mesme face, & sont exposees a vne resolution, comme toute autre substance fluide, ny ne se peuuent cõtinuer en leur force & vigueur, que par l'entremise du sãg, extrait de l'aliment. Encore est ce chose considerable, que l'vne & l'autre chaleur respandent leurs rayons chaleureus, par toute l'estendue du corps, si que toutes les parties en sont eschauffees. Et cõme vn vaisseau approché du feu, s'eschauffe, & va diminuãt la liqueur qu'il cõtient, aussi la chaleur innée & influẽte qui halenent, & viuifient les parties, vont consommant par leurs soupirs eschauffans les substances fluides. Ce seroit vser de reditte, d'entrer plus auant en ce discours sur ce subiet: par ce que nos premiers en sont tous pleins, & ma plume n'y seroit maintenant emploiee, n'eut esté que i'ay voulu effleurer tout ce qui est touché, & compris en vostre second narré, auec plus de patience, Androgyne, que mes exercices ordinaires ne me donnent de loisir. Voyons l'exemple des assiegez que vous mettez en veuë, pour me persuader, que cõme ceux la, pour soustenir vn lõg siege, font espargne de leurs viures, aussi que nature prouide a faict de mesme en Godeau. Ie ne veoy point que cet exemple vous releue de cheute, & vostre opiniõ n'en est de rien plus à couuert. Car vous faittes iouer à la faculté retentrice son

rollet à part, & voulez qu'elle ſe ſoit maintenue, auec ce quelle pouuoit auoir de reſte, des que Godeau commença d'eſtre inappetant, & quitta toute nouriture. Si des lors le reſſor de l'attractrice ne iouoit plus, la retẽtrice demouroit ſans vſage car il falloit que quelque choſe luy fut enuoiee attiree & receue, auãt qu'eſtre retenue. Si la bonde d'vn eſtang eſt leuee, & qu'elle dõne ſortie à toute l'eaue, ſuppoſez qu'il n'en reuienne plus de nouuelle, la bonde deſormais qui ſeruoit à la retenue de l eaue eſt du tout inutile. Auſſi comment pouuez vous imaginer, que les parties aient de la retenue d'vne choſe, qui ne leur eſt enuoiee, puis que ce qui les nourrit, & entretient veut eſtre receu, en ſuitte de ce, retenu. Biẽ eſt il veritable, que ceux qui ſont bloquez, preuoient la neceſſité qu'ils peuuent auoir des viures, en vſent ſagement, les meſnagent autant que faire ſe peut. Mais vous ne pouuez accõmoder ceſte prudence aux parties inſtrumẽtaires des fõctions, que la faculté naturelle produit & meut: par ce qu'elles n'operent auec iugement, & ne ſont conduittes que d'vn inſtinct, n'entrent point en diſcours de la neceſſité de leurs fonctions, leur gloire eſt leur obeiſſance, qu'elles preſtent à leur autheur, ne plus ne moins que les corps cœleſtes, qui ont leurs roullements reiglez, non par iugement, & diſcours, mais parce que Dieu en a diſpoſé

de la façon. Et comme il n'y a que ceste diuine Majesté, qui puisse arrester le Soleil en sa course iournaliere, ny le moment rapide & circulaire des cieux, aussi n'y peut il auoir qu'elle, qui suspende les actions naturelles, qui s'abandõnent à la conduitte des facultez, aussi esloingnees du iugement, que leurs effects. Quel est donques le pouuoir des facultez sur les parties, qui seruent a leurs fonctions? c'est d'effectuer toute chose selon le premier desseing de celui, qui les a determinees à vne fin, selon sa volõté, & auec telle caution, qu'elles sont necessitees, & portees à ce qui luy plaist, sãs y rien contribuer, non plus que la mer qui a son flux & reflux, n'apporte rien, que l'obeissance, & certes rien ne passe les limites qui luy sont posez, par celuy qui fait esclater ses œuures par nombre, poids, & mesure. Ie m'estonne, Androgyne, que vous ayez estimé la nature auoir preueu le defaut de la faculté naturelle, & suggeré vn autre secours que l'aliment, pour la maintenir quelque espace de temps, sans l'interuention du boire & du mãger. Vous l'auez publié & soustenu. Si vous parlez d'vne nature obeissãte, qui n'est pas souueraine, & qui fleschit soubs l'autorité d'vne plus puissãte, & vostre cõception se termine en Dieu, vous estes contraire à vous mesmes, qui trouuez bon que ce secours viẽne de la nature immediatemẽt en sorte que l'effet qui en peut

reussir depende d'vne cause puremẽt naturelle. Vous adiugez vostre secours pretẽdu a la faculté vitale & au sang subtil des arteres fomẽté par l'air, nous auons suffisammẽt refuté & cótredit ceste opinió, nous auõs leué la chassie des yeux, pour faire voir que la faculté vitale ne peut subsister sãs la naturelle, & que les espris estoiẽt dissipables a tout momẽt s'ils n'estoiẽt reparez par le sang lequel est enuoié du foye au cœur pour estre elaboré & seruir de matiere au sãg arteriel duquel resultent les esprisvitaux, cõme de ceux cy les animaux. Vous ne rrouuez mauuais, que l'exanguité des arteres qui a esté remarquee en la dissection & ouuerture des vẽtres moiens & inferieur de Godeau, apres son deces auec la resolution des esprits, soit aduenue par la propre flãme du subiet, & par l'ẽtremise d'vne chaleur estrange, & que telles substances, qui participoient plus de l'air, & du subtil aient esté plus promptemẽt esuanouies, cela n'a point de difficulté, & pource regard, ie ne suis differẽt d'auec vous, & c'est de quoy noz discours rendent vn clair tesmoignage, si que ce seroit rebattre sur vne mesme enclume le mesme fer, que d'en faire maintenãt vne plus ample demõstration. Vous aduancez, que l'air attiré receu, & mué en eaue a fomenté, & fait subsister la matiere oleagineuse & cõbustible, qui reluisoit en luy, & de cet air voulez que l'eaue trouuee es cauitez va-

gues des parties du thorax, de la vessie & autres, ayt maitenu ceste matiere oleagineuse, qui est l'humeur radical & les espris. Estrãge doctrine & inouie, de dire qu'vne eaue pur excremẽt ait esté l'entretien de la vie, qui ne symbolise ny en substãce, ny en qualité auec ceste matiere oleagineuse, ny auec les espris. Ie vous confesse que ie ne suis point disposé à receuoir vostre opinion, ny capable de comprendre ce moien. Ie conçoy biẽ, que l'air pris en sa pureté, peut auec les alimens seruir a l'entretien des espris, mais non lors qu'il est cõuerty en eaue. Ce n'est parmy les flãmes que l'air passe en eaue, mais parmy les froidures. Ie prens a tesmoing les eaues des cauitez de la terre, que le Philosophe veut proceder de l'air condẽsé, par la froidure de ses cachots. Encore disie, que l'air aspiré n'est conuertible en eaue, dedãs vn corps animé de chaleur, bien peut il le rafraischir. Vous donnez a ceste eaue la subtilité, comme à l'air, & l'affranchissez de toute couleur, & odeur, ce que ie ne puis aduouer. Car l'eaue, contenue dans le thorax & vẽtre inferieur, estoit dense & visqueuse, plus encore celle qui estoit en la vessie, laquelle comme safranee, communiquoit sa tainture au lieu de sa cheute, ce qui ne se fut fait, si la subtilité que lui adiugez, lui fut demeuree. Ie n'ay point dit qu'elle fust insipide, mais biẽ que son odeur n'estoit point facheuse au flair, n'aiant

rien, qui teſmoigna en ceſte retenue aucune putrefactiõ. Il vous a ſemblé que ceſte retẽtion d'excremens accõmodoit voſtre opiniõ, pource que de la vous tirez la fetardiſe & pareſſe de la faculté expulrice, enquoy ſe pouuoit recognoiſtre l'aſſopiſſement de toutes les facultez dediees au ſeruice de la faculté naturelle, commune & generalle. Mais puis que nous auons monſtré cy deuant, que les inſtrumens de ces facultez n'eſtoient point interreſſez, ny par intemperie, ny par ſolution de continuité, ny par vne mauuaiſe conformation, choſe qui rẽdent les parties inutiles, & les priuent de leurs actiõs, Il n'eſt pas expediẽt, ny raiſonnable, d'en traitter encore vn coup plus a decouuert, ie ſerois importun ſi ie le faiſois, & du tout ennuieux. Vous cõuenez en fin, qu'auez eſté trompé, lors qu'en voſtre premier narré, vous auez repreſẽté l'extenuation des parties interieures, à laquelle vous ne vous arreſtez plús, parce que vous auez eſté deuëment informé de la manutention des parties, en vn meſme eſtat, principalement de celles qui ſeruoient a la faculté naturelle. Vous coniecturiez qu'elles debuoiẽt eſtre atrophiees & racourcies, faute d'eſtre occupees, & leur defaillant l'excercice de leurs fõctions ordinaires. Ores ſe ſont elles cõſeruees ſans l'entremiſe des alimẽs ſans qu'elles fuſſent emploiees, & fõdez ceſte conſeruation ſur la douceur du tempera-

ment, & a l'aide de la faculté vitale & de ses organes, voiõs ce qui en est. Quãt au tẽperament, il ne pouuoit auoir plus de douceur en son inappetẽce, que deuãt, & la cessation des fonctions naturelles, ne pouuoit occasionner ceste douceur, non plus que leurs excercices. Ce n'est doncques pas ceste douceur, qui a donné voie a son inappetẽce, & rendu capable de la supporter si longuement. Ce n'est pas nonplus le secours de la faculté vitale, & de ses organes, qui ait seruy a son maintien sans aliments. Car si la faculté vitale prẽt son entretien de la naturelle, celle cy n'emprunte pas sa substãce de la vitale. Cecy soit remarqué encore en passãt, & retournons aux excremens retenus. Ie dis que c'est vn merueille, de les auoir trouué sans odeur mauuaise, ouy c'est vn merueille, contre la raison & l'experience. La raison est que toute suppression des excrements, est suiuie d'vne alteration & corruption notable, & de la procede la mauuaise odeur, qu'ilz acquierent, par le concours de la chaleur estrange, & de l'humidité excrementeuse. L'experience en la retenuë soit des vrines, soit des excremens reseruez aux intestins, nous en donne assez de preuue. Car en la suppression des vrines, si en fin elles trouuent vne issue, le flair en est du tout insupportable, apres vne lõgue retenue. Et que direz vous des excrements des intestins supprimez, & non

vuidez par vne eſpace de temps ? y a il rien qui ſente plus mauuais en leur excretion? ceſte pratique ſe verifie en l'eaue treſpure. Car ſi vous la laiſſez croupir, elle ſe corromp, & a vne expiration qui offenſe le ſens. Vous concedez a l'air, & imputez la ſuaue odeur des excremens trouuez en Godeau, tant en ſa veſſie, qu'es autres cauitez & retraictes du corps, à l'air diſ-ie, qui eſt ſans odeur. Mais l'air peut il empeſcher la puanteur d'vne cloaque ? s'il eſt receu, il prent la loy du corps qui le recoit, le trouuant infecté il s'infecte & ſent mauuais. L'air lumineux qui paſſe par vn vaſe coloré de rouge, de bleu, ou de iaune, prēt la couleur du verre, ainſi l'air s'accōmode à la qualité du ſubiet, duquel il eſt admis. Ce n'eſt pas doncques l'air qui empeſche l'alteratiō des excremēts, mais ce ſont les excrements qui infectent l'air. Vne charogne corrōp l'air proche, par ſō exhalatiō fœtide. Ce n'a dōcques eſté de l'air, que les ſeroſitez trouuees apres ſa mort, dedans les vuides du corps, ont eſté exemptees de fœteur. Et parce que i'ay mis en auāt, que l'enfāt auoit eu les puiſſances & facultez naturelles entieres, pendāt la ceſſation du boire & du manger, vous obiectez que nous voions les parties quitter leurs fonctions, faute d'vne plus noble puiſſāce. Ie veux que cela ſoit, mais ce manquement depend, ou de la faculté, ou des parties inſtrumentaires aſſeruies a la fa-

culté. Il s'est remarqué ci-deuant, que la faculté trouuant l'organe de son action bien disposé, produisoit infalliblement son effet. Car c'est vne chose resolue, & tenue veritable que toute cause est productrice de son effect, si elle n'est empeschee. Elle ne l'estoit a son egard, nous l'auons fait voir. Quant aux parties elles n'estoient point en defaut. Pourquoy doncques cessoit l'action de la faculté naturelle es parties instrumentaires de l'appetit? Ie dis encore vn coup & vne fois pour toutes que la faculté estoit sãs obstacle & que de son costé elle ne pouuoit estre en demeure. Aussi de mettre en auant que l'ẽpeschement procedoit de la part des parties, il n'y a point d'apparence. Car pour le regard de la faculté cõsideree en sa source, elle reste tousiours entiere, tãt que l'ame, qui ne marche point sans elle, est vnie au corps, ce luy est vne proprieté inseparable, & qui est tousiours capable de produire son action, si les instruments y sont disposez. Vous tenez que la faculté peut demeurer oisiue, cõme elle se trouuoit en Godeau, par vne grande traitte de temps. Doncques l'ame, de laquelle elle depẽd, & prent son mouuement, pourra estre sans action & endormie. D'allieurs c'est vne chose arrestee parmy les Medecins, que la cheute d'vne faculté, tire les autres à sa cadence, & les destruit. Accordez vous en auec eux, ou vous en tirez du tout. Ie

ſuis de leur party, la raiſon & l'experience m'obligẽt à le tenir. L'vnion entre elles eſt ſi grande, quelles ne ſe peuuẽt diuiſer ny quitter, que ſi l'vne eſt en deſroute, les autres ſont en fuitte, & ſe perdent enſẽble: ainſi elles conſpirent leur conſeruation & leur ruine, ſ'accordẽt en l'vne ou en l autre façon. Pour nous monſtrer que la faculté naturelle a eſté oiſiue, vous luy trouuez vne cache, en la ceſſation du boire & du manger, pẽdant laquelle noſtre Godeau eſt demeuré en meſme eſtat, ſans accroiſſemẽt, ou extention des parties, & en meſme proportion qu'elles eſtoient des le commencement de ſon inappetence, & ceſt icy le boulleuert, auquel auez placé le magazin de vos forces. Ie veux faire vn abbregé de vos parolles, & neantmoins ie ne laiſſeray rien du ſubiect, que i'ay à repreſenter, puis que le penſez ſeruir a voſtre pretention. L'appetit ceſſant, dittes vous, l'attraction ceſſoit, cecy traine auec ſoy la demeure de l'aſſimilation & depulſion, parce que l'aſſimilation preſuppoſe l'enuoy de quelque matiere aſſimilable, comme auſſi la depulſion ceſſe, par le defaut de ce qui eſt receuable. Car la repulſion veut que la choſe qui doibt eſtre reiettee, ſoit au lieu d'ou elle doibt eſtre repoulſee, & ny eſtant pas, il ne faut eſperer, ny attendre ceſte action de la faculté expulſiue, & en conſequence de ceſte gradation, vous concluez que Godeau

ne pouuoit croistre, & en fin sa substance restoit en vn mesme degré. Mais si des choses qui sont assubieties à l'aliment, rien ne peut demeurer long temps en vn mesme estat, & qu'il faille, qu'en leur sublimité, elles trouuent vne prompte decadence, vous ne pouuez establir ceste fermeté en chose qui de soy mesme court a vn flux continuel. Or que les parties de l'homme aient ceste subiection, nous en auons dõné tant de preuues en nostre premier discours que ce seroit mal emploier le temps, de si attacher dauantage. Et puis c'est chose qui fait honte au iour, puis qu'elles n'est point cachee aux plus simples, & qu'il ne faut point estre scauant, pour en auoir la cognoissance, qui est commune aus ignorans. Aussi est-ce vn accident inseparable de la nature humaine, qui a son periode d'accroissement, auquel estant arriué, elle commence au mesme temps a dechoir. Ie vous donne, & veuz donner ce passedroit, que la creuë n'eut plus de part ny lieu en Godeau, si est-ce que ce corps qui auoit acquis ses dimensions, ne se pouuoit au dernier point de sa creuë, s'y conseruer & maintenir, & ne la peu faire de soy mesme. Il faut doncques poser vn moien capable de l'affermir, en tel estat qu'il ne peut diminuer apres sa derniere creuë. En verité il ne s'en peut imaginer d'autre que celuy de l'aliment & comme il estoit necessaire, pour esleuer le

ſubiect au feſte de ſon accroiſſement, il ne l'eſt pas moins, ou peu ſ'en faut pour ſa conſeruation. Car il paſſe en la bouche de tous, que nous ſommes maintenus par les meſmes choſes, deſquelles nous ſommes eſleuez, & accreus.

Or eſt il, que l'aliment eſt le moien de noſtre eſleuation, ceſt doncques l'aliment qui nous conſerue. De ſorte que l'aliment retrenché, celuy qui eſt a la cyme de ſa creuë, deſiſte de croiſtre, & va ſe diminuanr de moment en moment. L'experience nous releue de ceſte difficulté, cõtre laquelle nulle raiſõ n'eſt receptuable. Reprenons icy ce que vous auez dit de plus de la retenuë des matieres, qui ſe ſont trouuees au fond du ventricule, au vuide des inteſtins, & en la cauité de la veſſie. Vous la r'apportez au manquemenr, & demeure de la faculté ex pulſiue, & a l'imbecillité du temperament. Ie ne puis recognoiſtre que le temperamẽt pretendu ait peu ſeruir a ceſte retenuë, car le tẽperament, eſt vn moien par lequel l'action eſt accõplie, moins ou plus perfettemẽt, ſelon que le temperament eſt bõ ou mauuais fort ou foible. Mais le temperament detraqué par vne interperie, & perdu peut tenir l'action en demeure. Car toute intemperie deſtruit l'action, & le temperament l'eſtablit, deſorte que le temperament pour imbecille qu'il ſoit, ne fauoriſe point la retenuë, qui eſt vn effect de la demeure, qui ſe

encõtre par le defaut & annullation de la vertu
pulsiue. Vostre intẽtion n'est pas mieux sou-
tenuë de la faculté vitale, & de ses organes, cõ-
me nous l'auõs fait veoir par plusieurs raisõs de-
duites cy dessus, lesquelles cõtiennent la confe-
rẽce & vniõ des facultez indiuisibles lesquelles
desunies ne peuuent subsister. Et pource que
sur ce subiect, la similitude des horologes vous
uit, pour la tirer a vostre auantage, voions ce
que pouuez en pretendre. Ie l'ay produite afin
de mieux insinuer & esclercir le doute de la sub-
stance des facultez vnies, & monstrer la confu-
sion, qui arriueroit de leur diuorce & diuision:
& ne l'ay emploiee, qu'en ce qu'elle pouuoit
seruir, pource que toute similitude cloche en
quelque chose: il ne peut entout y auoir vn
mesme r'apport, si est il vray au sens que ie lay
mise en auant qu'elle fait fort contre vous c'est
pourquoy vous luy donnez la chasse & pensez
auoir assez fait de remarquer les façons diffe-
rẽtes des horologes & comme il y en a qui sont
composez de plusieurs ressorts a diuerses fins,
les vns sont pour la sonnerie, autres pour le re-
ueille-matin, aucuns pour marquer les heures,
& autres pour mesurer le temps; desorte que
s'il arriue que les ressorts destinez a vne fin,
ayent du defaut, il ne sensuit pas, que ceux qui
sont bastis pour vne autre action, n'aillent biẽ.
Vous dissimulez mon intẽtion, & prenez mal,

a mon auis, ceste similitude. Car ie n'ay visé qu'a vne action, & affermé que si, pour l'accomplissement d'icelle, plusieurs ressorts ont esté faits, la desbande de l'vn suffit, pour les empescher toutes, car tout ce qui desire le cours de plusieurs choses, pour sa perfection, il faut que toutes se rencontrent pour l'accomplir. Comme pour escrire, qui est vne action, il faut la plume, l'ancre, le papier & la main toutes sont concurrētes, si l'vne manque l'action ne se parfera pas. Veoir n'est qu'vne action, pour l'effectuer, l'œil a besoing de la faculté visiue qui luy est enuoiee, des nerfs optiques qui recoiuent l'influence des espris, l'obiect sur lequel la vision se fait, & l'air illuminé capable de luy rendre la chose visible, si vous retrāchez vn de ces moiēs, il ne faut esperé, que la vision se face, qui desire l'assemblage de toutes ses choses. Voila vostre subtilité rabbatuë, & ma similitude releuee, a la verité de laquelle vous serez forcé d'acquiescer, & de recognoistre auec moy la necessité de la substāce de la faculté naturelle, qui ne se peut separer des autres, sans la commune ruyne de toutes. Vous semblez la rabbaisser, la disant seruante des autres. Ie veus qu'elle soit moins noble, mais son employ n'est a mespriser, puis qu'elle est l'vne des colonnes de la vie, & la premiere en exercice, donnant cours aus autres facultez, lesquelles recoiuent la matiere qui les

esleue

esleué de ceste source. Qui ne sçait, que le foye n'est pas cõparable au cœur, qui a ses fonctions plus illustres que luy, & qu'il ne se doibt apparier au cerueau, qui en produit de plus eminentes? Cette triple faculté est accouplee d'vn cõmun lien d'amour, elles s'entresecourent au besoing, sont nettes d'enuie & iaiousie, chacun d'elles reluit en son siege sans cõfusion, & toutes commandent en l'estendue de leur ressort, selon leur premiere destination. Si doncques les actions de la faculté naturelle semblent moins releuees, elle ne prent ombrage des superieures, & celles cy, quand elles auroient quelque sentiment de la dignité de leurs plus belles & plus glorieuses fonctions, ne s'en orguilliroient pas dauantage. Ceste doctrine de la conuenance & accord entre elles est receuë de tous, aussi est ce le haure de ma retraitte. Ie ne trouue point d'asseurance parmy les vagues des noueautez, ou plusieurs font naufrage & se perdent. I'ay tousiours, Androgine, redoubbté & apprehendé les bourasques des opinions nouuelles, pour demeurer a l'abry des veritez anciennes recogneues, & grauees de siecle en siecle és espris plus iudicieux, & de plus grand merite. Vn peu deuant la fin de vostre discours contenãt la recherche de la cause naturelle de la substance de Godeau, sans le secours de la nourriture, vous me faittes vn grand remerci-

ment de la bonne opinion que ie conceuois de vous, & de l'estime que i'en ay fait: mon but n'estoit pas d'en esperer aucune actiõ de grace, moins ay-ie pretendu de vous flatter, mais i'ay tousiours desiré de louer les choses louables, & de rendre ma parolle conforme a ma pensee. Si ie l'eusse fait autrement, & eusse couuert par le silence les perfections qui vous sont acquises & naturelles, vous auriez eu subiet de vous plaindre de moy. Si ie n'en ay assez dit, ça esté pour n'encourir la honte d'vne mesprisable flatterie: Ioint que le mepris que l'on pourroit faire de moy pour ce defaut, ne me sera iamais si grief, que le sinistre iugemẽt que l'õ feroit de ma parolle, qui ne sera iamais que franche, & conforme à la verité, voire esloignee de toute adulation. Aussi ie me suis librement ahurté a vne rencontre de mots couchez en vostre premier discours, touchant les vaisseaux prouuoians & ombilicaux, l'vsage desquels vous auez representé heureusement au second, qui ma porté a ceste replique, non pour vous traiter comme vn Momus, ou l'epicurien que Galien a malmené, & que vous auez remarqué. Ie n'ay eu oncques ceste intention, & ma creance a esté que rien ne peut vous eschapper qui contredise la puissance, & les effects de Dieu. Si ne puis-ie dissimuler, que n'aiez escrit, comme le fœtus eut peue receuoir l'aliment, mieux par la bou-

che que par l'ombilic, & que Dieu eut peue determiner vn moien autre, que par les vaiſſeaux ombilicaus. I'ay attaqué ceſte parolle de mieux, vous la trouuerez couchee en voſtre exemplaire. Ie ſuis de voſtre grace ſaiſi, & du premier & du ſecond, qui me deſchargent touſiours de la faulſe impoſition que l'on pourroit m'imputer. Ie confeſſe bien que i'ay dit la deſſus, Que Dieu, qui vnit ſa puiſſance indiſſolublement a ſa volonté, n'a rien fait qui ſoit ſubiet à controlle. Ie le dis encore, montrans qu'aiant diſpoſé d'vne choſe en vne facon, eſtre vn grand erreur d'en vouloir imaginer vne meilleure, & il ſuffit pour comprendre la perfection & accompliſſement de ſon ouurage, dire que c'eſt luy, qui en a eſté l'architecte. Ie ne puis paſſer ſans reſponſe la demande, que vous me faites de l'vſage des vaiſſeaux ombilicaux, apres l'excluſion du fœtus, leſquels vous eſtimez demeurer lors ſans vſage, & que ie croy n'eſtre inutiles. Ie profeſſe pour teſmoingner leur vtilité, qu'ils font partie du tout, & que ce qui eſt tel ne peut eſtre ſans vſage. Et comme le blocail en vne muraille fait partie dicelle, & n'eſt inutille, ainſi les vaiſſeaux ombilicaux, qui reſtoient parties du corps, ne ſont priuez d'vne vtilité particuliere, & quand ils n'auroient autre fin, que le deub agencement du tout, il ſuffiroit. Mais ie dis d'auantage, qu'ils ſeruent en qualité de li-

gamẽts, & sont destinez a vn autre effect. Ainsi les appendices des os ont vne consistance molle, quand le fœtus est dans le clos, & pourpris de la matrice: mais auec le temps ils prennent la condition de los, & bien tost apres qu'il est tiré de ses enuelopes naturelles. Aussi voions nous que ce qui n'est que cartilage en vne saison, en fin deuient os. C'est ce mesme os qui se rencontre par fois, & assez rarement, au cœur de quelque homme, & qui en la plus grande part n'est que cartilage. Mais supose que l'vtilité de ces vaisseaus ne fut manifestee, l'ignorance ne feroit pas qu'ils n'eussent quelque vsage. Et en verité qui voudroit soubmettre toutes choses aux sens, il y auroit dedans le monde plus de choses, iugees inutiles, que de celles qui sont destinees a quelque vtilité. Cest possible s'arrester trop à ce subiet. Venons au dormir de Godeau, que vous reueillez, remuant ceste pierre, pour vous en seruir contre moy, & me la ietter. Vous me forcez pour parer le coup, de vous opposer la puissance surnaturelle, que vous impugnez, & vous monstrer que le repos & sommeil de Godeau, en la cessation longue des alimẽts, n'a peu estre continué reiglement, sans l'entremise d'vne cause surnaturelle, qui est mon opinion, la vostre est contraire. Pour la defendre, & mettre à l'abry, vous attribuez le dormir de Godeau au trauail seul, qui doibt

eſtre ſuiuy neceſſairement du repos, par la viciſſitude des choſes, parce que les eſpris, diminuez par la continuation du trauail, deuiẽnent laches. Et comme vn ballon deſenflé, que l'on a ballotté longuement, ne peut plus bondir & ſauteler, ſ'il n'eſt enflé de nouueau, ainſi faut il rafraiſchir les eſpris, & comme les renouueller, par le moien de l'air, afin qu'ils puiſſent ſucceder à nouuelles peines, & nouueaux exercices. Vous emploiez ingenieuſement ceſte ſimilitude, pour nous faire preſter quelque creance à voſtre opinion, mais approfondiſſant ce ſubiet, Ne voiez vous point que ſi le ſeul rafraichiſſement de l'air ſuffit aux eſpris, & que l'air ſeul ſoit de ſoy capable de les faire ſubſiſter, puis que l'air ne manque ny ne peut iamais defaillir, ils ont touſiours ce rafraichiſſement, & partant la laſſitude ne peut les apprehender. Mais puiſque la diſſipation les touche, qui eſt l'vnique moien par lequel ils ſe relaſchent, ſont moins vigoureux & moins efficaces, ſi l'air eſt incapable de les reparer, pour empeſcher que la l'aſſitude ne les ſaiſiſſe, recours a l'aliment, c'eſt de luy ſeul qu'il faut attendre la reſtauration. Ce n'eſt par le repos, Androgyne, qui ſuit la laſſitude, duquel ils ſont reparez, mais iugez, que pendant le repos & dormir, il leur ſuruiẽt quelque matiere habile à les reparer, & quand ils ſont renouuellez, ils ont leur retour vers les

parties, pour les mettre en leur debuoir, & faire valoir les actions desquelles ils sont causes efficientes, du moins instruments. Car tout ainsi que le ballon, qui estoit demeuré flac, poussé & repoussé d'vne part & autre, rentre en sa vigueur, supporte d'estre encore batu & rebatu, apres auoir receu de nouueau le souffle de quelque iouuenceau, de mesme les espris, relachez & affoiblis par le trauail, reprennent nouuelles forces, pendant le repos, par la production de nouueaux espris. Mais d'ou leur vient ceste generation d'espris, sinon de l'aliment, duquel le sang prent son estre, & sans lequel il ne pourroit subsister, voire duquel sang resultent les espris, par l'assistance desquels les parties sont capables d'exercer leurs fonctions. Vous qui me demandez si curieusement de meilleures raisons, vous mesmes en debuez donner de plus solides, pour rendre aux espris, qui se sont euaporez par la suitte du labeur, nouuelles forces. Ores si la cause surnaturelle, qui est Dieu, a voulu que les choses passassent en Godeau de la facon, qu'il subsistast sans mãger & sans boire, sans production de nouueaux espris, & que son dormir demeura bien reiglé, sans luy fournir autre matiere que sa volonté, pourquoy irons nous si songneusement rechercher des causes naturelles, qui ne peuuent nous releuer des doubtes & difficultez, que nous y trou-

tions, & ne nous donnent aucune lumiere en la recherche de la verité? iusques icy les plus viues poinctes de vostre discours se trouuent rabatues, qui nean-moins rendent vn grand esclat de la viuacité de vostre esprit, & me font receuoir auec applaudissement vos belles conceptions, vos parolles disertes, qui seruent de truchemēt à voz plus rares imaginations, pour en auoir vne claire intelligence, lesquelles i'ay dis cy deuant estre en apparence viriles, aussi sont elles capables de se faire valoir parmy ceux qui ne passent outre l'escorce des choses. Mais encore que ie vous contredise, ne croiez point que ie desseigne en tirer quelque gloire, ie suis en l'age que i'ay, franc & net de ce desir d'ambition, elle n'a plus de prinse sur moy. Et puis, la peine de vous contrepointer, me seroit trop chere maintenant. Que si la verité, que i'ay eu pour obiect, ne m'eut pressé de prēdre le party des causes surnaturelles, ie me fusse bien empesché d'entrer en ceste lice, & ma bouche ne se fut ouuerte pour vous dire auec toute franche, que ie n'ay peu comprendre la subsistance des espris, sans se dissiper, en vn corps animé & viuant. Car supposé qu'ils ne se dissipassent point, le repos n'est point necessaire apres le trauail, s'ils sont dissipez, il a fallu qu'ils aient esté reparez, afin qu'ils contribuent la force qui est necessaire aux parties, pour r'entrer en

leurs fonctions ordinaires. Interrogez les Medecins, & leur demãdez si les espris se dissipent, s'ils ont necessité d'estre reparez, ceste demande les fera rire, & croiront que c'est demander s'il est iour en plein midy. Vous passez plus outre, & voulez estre informé de la matiere qui les repare, ils vous feront responce que c'est la plus subtile portion du sang, la plus lucide, & la plus diaphame. C'est ceste substance ærienne, non que ce soit l'air externe, receu par les poulmons & elaboré, capable de rafraischir les ardeurs & flames du cœur, mais comme spiritueuse dissipable à tout moment. Cest en fin la matiere de l'esprit naturel, instrument de la faculté naturelle du foye. De cestuicy est formé l'esprit vital plus sensible, & plus esclatant que le naturel, le cœur est son siege & c'est icy que le naturel perd son nom, comme fait vn ruisseau, quand il entre dedans le canal d'vne grosse riuiere. Ce vital esleué au cerueau, qui est le dongeon de l'ame, ou ses plus eminẽtes actions reluisent, donne la matiere a l'esprit animal. Vous assignez la reparation des espris, & leur renforcement a l'air, & moy leur rafraischissemẽt. I'en ay cy deuant assez dit, pour faire paroistre que ceste reparation ne resulte point de l'air, & la raison ne permet pas, de luy donner le pouuoir de les fortifier. Car si l'air est alteré du froid, comme pendant les rigueurs de

l'hyuer, lors que les vēts qui viennent du north grondent & souspirent plus rudement, & les espris ne sont que feu, comment ce feu peut il estre fortifié par le froid, veu que leurs qualitez sont contraires, qu'elles s'entrechoquent à leur ruine & quelles se destruisent vnanimement. Ceux qui ont eu la veuë des plus hautes montaignes, & ont fait experience des plus rigoureuses froidures au cours de l'hyuer, se sont apperceus, que de ceux, qui s'y sont exposez, plusieurs ont esté esteints au passage, par la cōgelation des espris. Ce n'est doncques pas l'air qui fortifie les espris, & conserue leur feu. Si vous dittes que leur vigueur & force procede de la substance æriēne du sang, ie me range de vostre costé, mais que l'air ait vn autre effet, que de leur impartir quelque fraischeur, pour empescher leur trop prompte dissipation, ceste opinion se defait soymesme. Vous adioustez que l'air a plus de conuenance auec les espris, qu'auec l'aliment, & qu'il y a trop de façon à preparer, & disposer vn suc propre, pour en tirer quelque chose spiritueuse. Ie dis que la generation des espris, & la reparation se font sans interruption, à tout moment, & que ceste longue façon, que nous opposez, est imaginaire & n'a point de lieu icy. Car tout se parfait en vn mesme instant, mais en differents lieux, si bien que la nature suggere sans cesse la matiere spiri-

tueuse qui engendre fomente & repare les esprits, & ceste façon n'a point de relache ny de remise. Et comme le ruisseau ne tarit point, tant que la fontaine luy donne de l'eaue, aussi les espris ne sont iamais rauis & esteints, pẽdant que l'aliment fournit la matiere du sang, & que le sang sert de matiere aux espris. Vous attribuez à l'air vne grande familiarité auec les espris, & de la voulez inferer, que l'air se conuertit facilement en esprit. Il y a de la conformité, mais non pour prendre la substance de l'esprit, mais la conuenance de la substance ærienne, & partie plus subtile du sang, est bien plus grande auec l'esprit, & symbolise dauantage: parce que les proprietez naturelles du sang subtilisé ont plus de correspondance auec celles de l'esprit, puis que ce n'est qu'vne mesme substance, differente seulemẽt en perfection, qui donne vne prerogatiue plus grande à l'esprit, qu'a la subtile partie du sang. Ie donnerois vn discours de plus grande estenduë sur ce subiet, mais nous auons deuidé ce peloton en nostre quatriesme traitté, & me suffit, que ce mot ait esté mis en ieu, comme en courant. Vn autre que moy, qui aura plus de loisir que ie n'ay, & qui aura plus de disposition que le dechet des ans ne m'en laisse, pourra prendre ceste peine si le subiet semble le meriter, s'y esgayer, & le traitter auec vne plus longue halene. Ie pensois donner pre-

ſentement la derniere main a ceſte narration, mais il ſe preſente encore vne choſe à dire, de laquelle me donnez le ſubiect, & que ie ne puis ny ne doibs paſſer ſans touche, pour ne laiſſer rien derriere. En voſtre premier diſcours conſultant Hippocrates, vous auez trouué que les deux principes de vie, & de la ſubſiſtance des animaux, eſtoiẽt le feu & l'eaue, le feu animant tout, & l'eaue nourriſſant tout, & que ces deux principes ſe trouuoient en Godeau, capables de le faire ſubſiſter. La viuacité des eſpris teſmoignant le feu, & pour le regard de l'eaue vous la puiſez de l'air, par l'aſpiration des poulmons. Ie ne vous impoſe rien, ce ſont vos parolles, ne pouuez les denier, puis quelles ſont eſcrittes. Maintenant pour leur donner quelque couuerture, vous biaiſez & dittes que par ceſte eaue vous auez entendu parler de l'humeur radical, en ce que l'eaue generalemẽt prinſe peut enclorre, & renfermer en ſon eſtenduë l'humeur radical, comme le genre fait l'eſpece. Ie ne puis aduouer cecy. Car ſi l'eaue eſt ſubſtituee en la place de l'humeur radical, & l'eaue eſt produitte de l'air receu par l'aſpiration du poulmon, il ſenſuit que l'humeur radical auroit ſa production de l'air aſpiré, choſe du tout abſurde & ſans fondement. Car ſi l'humeur radical eſt vn principe de vie interne, vous ne pouuez le rapporter a l'eaue, qui vient d'vne cauſe

externe. C'est doncques abusiuemẽt, que vous rengez l'humeur radical, soubs l'estenduë de leaue produitte d'vn air aspiré. Et neant moins vous l'auez escrit, ce sõt vos parrolles expresses, ausquelles il vous est du tout impossible d'apporter aucun temperament. De sorte que ie ne pouuois passer cet erreur, que i'ay touché en mon dernier discours. Mais ie veux souffrir & supporter auec patience, que soubs ce nom d'eaue, toute humeur puisse estre comprise & entẽduë, sans y estre tenu. Ie veux que ces deux principes de vie l'eaue & le feu, cest adire que la chaleur naturelle & humeur radical ioins & vnis, soient principes & cause de la subsistance, & vie des animaux. Il vous restoit de mettre en euidence, vne chose qui est que ce feu ou chaleur naturelle, & ceste eaue ou humeur radical, pouuoient subsister plusieurs annees sans le secours des alimens, par vne puissance naturelle. Certes ie ne croy que l'entrepreniez, & si vostre entreprise reussit, fondee sur des raisons bonnes & vallables, vous me serez vn autre Oedipus. C'est le subiet sur le quel nous sommes appointez contraires, & receus a prouuer nos faits. Vous debuiez verifier, que par les causes naturelles ou peut subsister plusieurs annees, sans boire & sans manger, demeurer dru & sain sans emaciation du corps ou de ses parties, estre conserué en vn mesme estat sans aucune dissi-

pation des ſubſtances fluides & euaporables, qui ſe rencontrent en la ſtructure de l'homme. Ma preuue du contraire me ſemble ſuffiſante. Ie ne veux m'en rendre le iuge, parce que ſouuent le iugement eſt peruerty par les conceptions propres d'vn chacun, leſquelles ſont couſtumieres de cauſer en l'intellect des opinions ſouuent receues trop legerement, vn fort grand aueuglement: ſi eſt-ce qu'en ce ſubiet, ie ne veus emploier que les raiſons deduittes en mes autres diſcours, & touchees ſans grãd artifice au progres de ce dernier. L'apparence de vos raiſons les fait trouuer plauſibles, mais peu efficaces, pour donner creance à voſtre aduis. Vous me ramenez en fin à l'authorité de Ioubert, chancelier en ſon temps de l'vniuerſité de Montpellier, & Docteur celebre en la faculté de Medecine. Il auoit du merite, eſtoit grand anatomiſte, bien verſé en la cognoiſſance des ſimples, il quittoit les opinions communes, & comme vous, il vouloit que l'on peut ſubſiſter par longues annees ſans boire & ſans manger, mais il n'a pas mieux rencontré que vous, pour fonder ſon aduis r'apporté en ſon paradoxe dedié à Papon Iuriſconſulte ſcauãt. Il y a ja long temps que la terre a en depoſt les os de ce fameux Medecin, & me ſeroit mal ſeant d'entrer en lice auec ſon ombre. Toutes les raiſons qui confirmẽt ſon opinion, & emploiees a ceſte fin,

ſe trouuent encloſes en mon premier diſcours de l'innappetence de Godeau, & ſommairement repreſentees. La elles ſont refutees ſans faire mention de luy, pource que ie ne deſirois offenſer ſa memoire, auſſi que i ay naturellement plus d'inclination à louer, qu'a blaſmer. Et parce que ie n'ay aduoué voſtre aduis, vous auez cõiecturé, que pour embraſſer voſtre opinion, & ſa fantaſie, la reputation d'vn tel perſõnage me ſeruiroit de loy, & m'obligeroit a le faire. Vous voiez par la que ie n'ignorois ſon eſcrit ſur ce ſubiet, & que ie l'auois leu auec attention, mais i'ay creu deſlors, comme encore ie croy, qu'il carreſſoit trop ſes inuentions, & les fauoriſoit outre meſure, aueuglé par l'oſtention de ſon bel eſprit. Mais pour en parler plus a ſon auantage, il pretendoit tirer la verité de la fondriere d'vn puis, pour l'eſtaller à la lumiere, & par ce moien proffiter de toutes contrarietez comme vous. Scachez Androgyne, que ie ne me lie point aux perſonnes, ie tiens pour amy Socrates, ie tiens pour amy Platon, mais i'affectionne dauantage la verité, ie luy donne plus de pouuoir ſur moy, & ſe gliſſe plus auant en mon cœur, que l'authorité des particuliers. I'ay iuſque icy fait vne entiere reueue & recherche de tout ce qu'auez eſcrit ſur ce ſubiet, & donné iugement ſur le r'apport qu'en auez fait, & le deſſeing qu'auez eu d'attribuer aux

causes naturelles l'inappetence de l'enfant de Vauprofonde, sa cessation de l'vsage des aliments, pendant quatre ans vnze mois. Ie n'ay rien omis de ce que i'ay creu meriter ma plume, afin d'asseurer le party que i'ay tenu contre vous, & combattre vostre opinion auec plus de patience, & de longueur que ie ne m'estois proposé. Mais permettez moy d'adiouster vne difficulté, qui m'a esté representee nagueres, laquelle vous n'eussiez omis, si elle vous fut venuë en memoire. Elle est fōdee sur la subsistance de plusieurs sucs artificiels, & chymiques d'vne duree plus qu'annuelle, sans apparēce de diminution. Et de ceste durable subsistance, on inferoit que l'humeur radical pouuoit auoir quelque conformité, & resemblance auec ces sucs, pour le regard de la duree, & demeure en vn mesme estat. Ils posent doncques en fait, que l'humeur radical, par vn moien & secret incomprehensible de la nature, a eu droit de se maintenir sans deperissement par vne longue suitte d'ānees, comme il en arriue aux liqueurs chymiques, consideré que la nature est plus forte, que tout artifice. Ie veus selon leur desir qu'il y ait vne correspōdēce entre l'humeur radical & le chymique, plus qu'il symbolisent en qualité, & aucunement en consistance, si est-ce que si voulez vous fermer a la durre, & establir en l'humeur radical vne substance ferme,

n'eſt pas poſſible de les enclorre ſoubz vn meſme r'apport. Pour autant que l'humeur radical eſt naturellemēt & de ſoy meſme fuſible, qu'il eſt touſiours expoſé à vn manifeſte & iournaliere diſſipation. Ceſt pourquoy des ſon origine il tire à ſa fin. Les ſucs chymiques deperiſſent auſſi, mais non ſi apparemment. Car la verité eſt que les ſucs chymiques ſe conſeruent long temps, ſans ſe conſumer, quand ils ſont renfermez dedās des verres bien clos, & eſtouppez, ou l'air tant ſoit il ſubtil ne peut penetrer. Que ſi l'air y trouuoit quelque entree, on les verroit ſexhaler de iour en iour, voire de moment en moment. Si bien que ce n'eſt de la nature de ces liqueurs & ſucs qu'il ſe conſeruent longuement ſans ſe conſumer, ains à raiſon des vaſes dēſes & impenetrables à l'air, qui les contiennent. Et ce qui fait que l'humeur radical ſe conſomme à veuë d'œil, c'eſt qu'il loge en vn ſubiet ouuert à l'air, & a ſes impreſſions, meſme en vn corps formé & moulé d'vne ſubſtāce vaporable, qui ne ſe peut maintenir que par vne matiere conuenable, & de ſemblable cōdition. Et comme par la preſence de ceſte matiere, elle eſt fomentee, & prent d'elle ſa ſubſiſtance, auſſi par ſa ſubſtraction, elle vient à deſchoir perceptiblement. I'adiouſteray ceſte conſideration, qui eſt for efficace, que la chaleur inherente à l'humeur radical eſt en vne action continuelle,

rauiſſant

rauiſſant petit à petit, & deuorant ſans relache quelque part de l'humeur radical, ſur lequel agiſſant, elle fait vne reflection ſur ſoy meſme, & en ceſte ſouffrance reciproque, recoit vne perte ineuitable, & vn dechet ſenſible. Car ceſt vne verité recognue parmy les Philoſophes, Que tout ce qui agit, n'eſt exempt de paſſion, & que ce qui endommage autruy naturellement ſ'endommage. Comme ſi deux luittent enſemble, l'vn ſe trouue le plus fort, renuerſe ſon compagnon, mais en ſ'affoibliſſant, & perdant de ſes forces. Cecy ſeruira de reſponſe a ceux qui poſent vne conformité entre les ſucs chymiques & l'humeur radical, & veullẽt eſtablir vne ſubſiſtance durable de l'humeur radical, comme du chymique, cõuaincus par l'experience que l'on en a, eſtant l humeur radical fuſible deuant la chaleur naturelle, comme la vapeur en l'air deuãt les rayons du Soleil. Il eſt temps de rechercher quelque port, & haure a ceſte nauigation, en laquelle i'ay vogué plus long temps, que mes exercices ordinaires ne me pouuoient permettre. Ceux qui m'ont veu en ce petit trauail, ſont fideles & aſſeurez teſmoings des diuertiſſements, & diſtractions que i'ay eu, & qui me ſuruiẽnent d'heure à autre en diuerſes façons. C'eſt ce qui me fait ſouhaitter, que d'ores en auãt qu'vn autre, que moy, prẽne la rame en main, haulſe les voiles pour receuoir

le vent, & cingler en la mer de ce merueille. Ie quitte pour l'aduenir cest exercice, ie ne suis plus propre a faire ce mestier, le declin de mon aage m'en doibt dispenser, puisque le trauail, pris hors de saison, est la ruine des corps & des espris, ausquels Dieu a donné des passes, outre lesquelles, le trauail est dessaisonné & porte preiudice. N'attendez doncques plus, Androgyne, pour l'aduenir autre discours que le present, tissu à diuerses reprises, excusez la rudesse de mon stile, & ne me deniez vos bonnes graces. Attachez vous a vostre opinion tant qu'il vous plaira, ie n'y donneray point d'empeschement. Parmy les personnes libres, les iugemens doibuent estre libres. Ie souhaitte, & demande la mesme liberté, soit que mon opinion soit plus receuable du moins plus vray semblable, soit que non, il ne m'ēchaut. I'espere que Dieu nous en donnera vn iour plus claire intelligence, au lieu ou l'ame n'est plus flotante parmy les fantasies, & conceptions humaines.

TVMVLVS.

Joannes Godeau è valle profunda prope Senonas, in agro villæ regis nouæ, infra decimum ætatis suæ annum, abolito suctionis sensu, quem natura coniecit in os ventriculi, ap-

petere, & cibo potuque vti desijt, alimenti sola recordatione perhorresens. Ex eo tempore nihil à visica, nihil ab aluo excretum. Sic vixit innocens prodigiosè annos quatuor menses vndecim, stante (quod mirum est) citra vllam extenuationem omnium partium compage, & structura. Obijt inflammatione pulmonum mensis Aprilis die 16. anni 1616.

Imposuit vitæ leges natura, nec vllum
 Absque cibo, & potu viuere posse tulit.
His sine, qui vita Senonum frueretur in agro,
 Godius vnus adest, res noua, mira magis.
Fit via nulla cibo, excernendis nulla relicta,
 Causa rei tantæ quæ datur, ipse Deus.

IMITATION DV LATIN.

La nature a voulu obliger nostre vie
 Aux passes de ses Loix, & l'hõme ne peut pas,
 Priué de nourriture, euiter le trespas.
 Dõcques il doibt mãger, s'il a de viure enuie.
Godeau pour ce subiet nous a l'ame rauie,
 Parce qu'a ces decrets il a fermé le pas,
 Car enfant qu'il estoit, il quitta tout repas,
 Et sa bouche n'y fut oncques plus asseruie.

Ce rare-estange cas passe nos iugemens.
Car perdant du manger, & du boire l'vsage,
La descharge cessa des cõmuns excrements.
Mais qui peut luy auoir cause cet auantage,
D'auoir vescu tãt dãs, sans dõner tẽps ny lieu
Au corps pour se nourrir ? le plein vouloir de Dieu.

Hoc monumentum, quod omni æuo posteri suspiciant, posuit SIMEON DE PROVANCHERES LINGONENSIS MEDICVS REGIVS *& vrbis Senonum ciuis.*

A notable and Prodigious Historie of a Mayden, who for sundry yeeres neither eateth, drinketh, nor sleepeth, and yet liveth. Black letter. Calf, gilt leaves, by Lewis, 4to. J. Woolfe, 1589. (Bright, Cat. No. 2933 –

A true and admirable historie of a Mayden of Confolens, in the Province of Poitiers, that for the space of three yeeres and more hath lived, and yet doth, without receiving either meate or drinke. (with commendatory verses by T. Dekker and others). 1604.
Bright, Cat. No. 2934. —

A discourse upon prodigious Abstinence occasioned by the twelve Months Fasting of Martha Taylor the famed Darbyshire Damosell. By John Reynolds. Lond. 1669 – 4to –

Voyez Brunet, Manuel, T. 4, P. 912 pour un article interessant sur Rouvenchery et ses ouvrages et notamment sur l'Enfant de Vau-profonde, Bordeaux –

